

LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLIÉ A ST-HYACINTHE, P.Q.

ABONNEMENT :

Un an.....\$1.00

6 mois..... 0.50

ANNONCES

1ère Insertion (la ligne).....10c

Insertion subséquente (la ligne).....5c

ANNONCES à long terme à prix modérés

A. DENIS,

Directeur-Propriétaire.

ST-HYACINTHE, 24 OCTOBRE 1902

Sir Wilfrid Laurier

A QUEBEC

La réception faite, vendredi soir, à Sir Wilfrid Laurier, par la ville de Québec, à l'occasion de son retour d'Europe, a été belle. Arrivés à St-Joseph de Lévis, sur un train spécial, vers 8 heures, Sir Wilfrid et les amis qui l'accompagnaient se sont rendus à bord du *Druid*, qui attendait, pour les conduire à Québec.

Le steamer du gouvernement était accompagné de quelques vaisseaux illuminés. Le débarquement a eu lieu au quai de la Reine, qui était éclairé par une jolie illumination des bureaux de la marine et des pêcheries.

Sir Wilfrid a été salué par des acclamations et un morceau de musique exécuté par la fanfare de l'Union Lambillotte. Puis le cortège s'est formé et il a défilé par les principales rues de la ville, en passant par St-Roch et St-Sauveur, jusqu'au manège militaire.

Un peu après minuit, Sir Wilfrid arriva avec ses amis et fut acclamé par la foule, pendant que la fanfare jouait *God Save the King*.

Le premier ministre était accompagné sur l'estrade, dans la salle du manège, par plusieurs dames, entre autres lady Laurier, Madame S. N. Parent, Mlle Fitzpatrick, et par les ministres fédéraux et provinciaux, les membres du Conseil de Ville et quelques autres citoyens de Québec.

Dès que la fanfare eut terminé le *God Save the King*, un groupe de jeunes gens auxquels se joignit tout l'auditoire, entonna *O Canada*.

Lorsque le silence se fût rétabli, l'Hon. S. N. Parent, revêtu de sa toge de maire et accompagné du greffier de la cité, M. Chouinard, s'avança vers le premier ministre auquel il donna lecture d'une magnifique adresse, en lui souhaitant cordialement la bienvenue au nom de la Cité de Québec; lui souhaitant aussi la santé et le repos, et lui rendant hommage pour la dignité et le tact avec lesquels il a représenté le Canada en Europe.

Sir Wilfrid a répondu d'une voix qui n'est pas du tout celle d'un homme aussi malade que l'on a prétendu. Si tous les sentiments que vous m'exprimez dans cette adresse sont vrais, a-t-il dit en substance, si je puis croire que la manière dont j'ai rempli ma mission en Europe a votre approbation, si enfin vous êtes heureux de me revoir, soyez convaincus que de mon côté, le bonheur que je ressens dépasse tout ce que je pourrais vous dire et tout ce que vous pouvez en concevoir. Plus je visite de pays étrangers, plus je suis fier d'être canadien, plus je suis fier d'appartenir à un pays qui

n'est pas troublé par ces questions sociales et internationales qui menacent de jeter les nations européennes les unes contre les autres. Je bénis la Providence de m'avoir fait naître dans un pays neuf, où il y a plus de soleil et plus de liberté que nulle part en Europe. Je suis heureux de revoir mon pays, surtout Québec, où j'ai puisé la première force qui m'a fait ce que je suis. Sir Wilfrid remercie ensuite le maire de Québec, qui s'est prodigué pour organiser cette réception. Il remercie aussi ses électeurs de Québec et ses amis, puis il ajoute :

Dans cette adresse, vous me souhaitez deux choses : la santé et le repos. J'accepte la santé, mais non le repos auquel je ne veux pas encore m'astreindre. J'aurais pu désirer la santé, il y a quatre ou cinq semaines, pour remplir ma mission en Europe, mais quoi qu'on en ait dit, et quoi que vous ayez pu lire, je vous déclare que je ne suis pas encore mûr pour le cercueil; j'ai assez de santé pour faire face à tous les devoirs qui m'attendent dans la capitale.

Sir Wilfrid rappelle ensuite que la démonstration de ce soir coïncide avec le 25^e anniversaire du mariage du premier ministre provincial. A cette occasion, il offre ses hommages à M. et Madame Parent. Il rappelle aussi que dans le mois prochain, il célébrera ses noces d'argent avec la division de Québec Est, où il fut élu pour la première fois, le 18 novembre 1878. Puis il conclut en disant qu'il n'a pas le temps, ce soir, de parler de sa mission en Europe, que des devoirs immédiats le rappellent au plutôt à Ottawa. Mais il se réserve pour une autre occasion.

Sir Wilfrid a été très applaudi.

Pendant cette démonstration, à l'intérieur du manège, à l'extérieur avait lieu un superbe déploiement de pièces pyrotechniques.

Après la réception, Sir Wilfrid s'est rendu au Frontenac. Il est parti samedi matin, à 8 hrs, pour Montréal.

A MONTREAL

En dépit des nombreux contre-ordres et de l'incertitude qui avait régné dans le public en général, jusqu'au dernier moment, sur l'heure exacte de l'arrivée de Sir Wilfrid Laurier, à Montréal, une foule compacte était massée aux abords de la gare Viger, samedi, bien avant deux heures, et attendait la venue du premier ministre. L'hôtel avait gardé la décoration qui avait été posée pour la démonstration projetée et était garni à profusion de drapeaux et de lampes électriques.

Les étudiants, drapeaux en tête, étaient arrivés de bonne heure, pour prendre place en face du balcon où Sir Wilfrid Laurier devait recevoir les adresses et prendre la parole.

Sur le quai de la gare étaient réunis plusieurs ministres fédéraux et provinciaux, des sénateurs, des députés, et les personnalités les plus marquantes du monde commercial, municipal et politique de Montréal.

Tout ce monde était formé en groupe et causait avec animation dans l'attente du train qui fut signalé à l'heure précise et pénétra en gare exactement à 2.10 heures.

Les personnes présentes se portèrent alors vers l'extrémité du train où se trouvait le wagon ministériel

et acclamèrent chaleureusement le premier ministre, lorsqu'il sortit de son wagon.

Sir Wilfrid s'avança jusqu'à l'hôtel d'un pas lesté et dégagé au milieu d'une haie d'amis auxquels il serrait affectueusement la main au passage.

Avec Sir Wilfrid se trouvaient dans le train : L'Hon. M. Sutherland, l'Hon. C. Fitzpatrick, l'Hon. M. Madame et Mlle Fielding, M. L. O. David, R. Boudreau, secrétaire du premier ministre.

Sir Wilfrid Laurier, accompagné de M. le maire Cochrane, du maire Guay, de St-Henri, et de M. McPhee, président du Board of Trade, a pris le grand escalier de l'hôtel et est monté au balcon, où son apparition a été saluée par des cris enthousiastes de toute la foule massée en bas.

Le maire de Montréal, le maire de St-Henri, le président du Board of Trade, M. Damaso Masson, de la Chambre de Commerce de Montréal, M. J. A. Drouin, président du Club de Réforme, de Montréal, et le Dr Devlin, vice-président de la Société St-Patrice, présentèrent ensuite des adresses élogieuses à Sir Wilfrid.

Après la cérémonie de la remise des adresses, Sir Wilfrid, faisant face à la foule qui l'acclamait, a répondu d'une voix ferme, assurée et sonore, dont le timbre a immédiatement rassuré tous ceux que son aspect un peu amaigri par les fatigues du voyage pouvait avoir alarmés.

Sir Wilfrid Laurier dit qu'il s'estime heureux d'être de retour au Canada. C'est un plaisir pour moi, dit-il, de recevoir ces expressions de remerciements, de bienvenue et de reconnaissance.

Cet accueil est un témoignage significatif en raison de l'attitude que j'ai cru devoir prendre durant mon voyage en Angleterre et en France. De fait, je crois avoir rempli mon devoir et, je l'espère, la majorité des citoyens saura m'approuver.

Je me suis présenté à la conférence Coloniale et ailleurs comme citoyen du Canada et comme sujet britannique. J'ai confiance dans les efforts que j'ai faits, et dans quelques temps, dans quelques jours même, les bons résultats en seront connus par tout le Canada et la Grande Bretagne.

M. le Maire a bien voulu faire allusion à mon passage en France, et je dois vous dire qu'en France, le pays de mes ancêtres, j'ai reçu un accueil dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur; je crois que dans ce beau pays de France, comme partout ailleurs, j'ai servi les intérêts du Canada, et j'espère que les bons fruits de mon voyage seront connus dans un avenir très rapproché.

Exprimant l'orgueil qu'il ressent en revoyant sa patrie, Sir Wilfrid s'écria dans un beau mouvement d'éloquence : "Oui, j'ai vu les verdoyants côtes de l'Angleterre, les rives pittoresques de l'Irlande; j'ai vu les plaines fertiles de la France, les pics altiers de la Suisse, j'ai vu le pays ensoleillé de l'Italie, mais rien n'est comparable à la terre et au soleil du Canada." (Appl.)

Je suis heureux aujourd'hui de revoir autant de figures amies, et mon dernier mot est pour la jeunesse étudiante qui est ici présente. La jeunesse, elle le sait, elle est l'es-

poir de la nation; nous devons compter sur elle. Il paraît que je n'en ai pas pour longtemps à vivre; je l'avoue, je ne suis pas jeune, mais je ne suis pas encore au déclin. J'espère travailler longtemps pour mon pays, car je ne suis pas encore mûr pour le ciel.

Encore une fois, je vous remercie de la réception que vous me faites et j'espère que la jeunesse d'aujourd'hui continuera plus tard l'œuvre commencée et que j'ai moi-même continuée.

Les dernières paroles de Sir Wilfrid se perdirent au milieu des acclamations de la foule.

Quand Sir Wilfrid a quitté le balcon, une superbe corbeille de fleurs lui a été présentée par Mme juge St-Pierre.

Sir Wilfrid a ensuite tenu une courte réception dans le grand salon du Vigor.

A 3 heures, la réception étant terminée, Sir Wilfrid est monté en voiture, accompagné du maire de Montréal, du maire de St-Henri et M. A. McPhee, pour se rendre à l'hôtel Windsor.

Une vingtaine de voitures, dans lesquelles avaient pris place les principales personnes présentes, suivaient le cortège, qui a pris la rue Craig, la rue St-Laurent, et la rue Ste-Catherine.

A son arrivée au Windsor, Sir Wilfrid a encore tenu une réception improvisée, dans un petit salon mis à sa disposition.

A quatre heures, Sir Wilfrid est parti pour la gare Windsor, où il devait prendre le train d'Ottawa.

A OTTAWA

Sir Wilfrid Laurier est arrivé à Ottawa, à sept heures, samedi soir. Lady Laurier était arrivée à midi.

Ils reçurent une ovation.

Accompagné du maire Cooke, Sir Wilfrid monta en voiture. Lady Laurier était escortée par M. Belcourt, M. P. Puis on se dirigea vers l'Hôtel de Ville, précédé de la fanfare des gardes à pieds du gouverneur général, et suivi d'une longue file de voitures.

A l'Hôtel de Ville, la grande salle des séances était remplie par une foule composée de tous les principaux citoyens de la ville. On remarquait les honorables MM. Sutherland, Scott, Fisher, le maire Falardeau, et le Conseil de Ville, de Hull.

Le Premier Ministre et Lady Laurier reçurent une ovation à leur entrée et furent escortés à des sièges d'honneur, à côté de celui du maire.

Un superbe bouquet fut présenté à Lady Laurier.

L'adresse présentée par le maire Cook était un véritable objet d'art.

Dans cette adresse, la ville remercie Sir Wilfrid pour ce qu'il a fait pour embellir Ottawa, espérant qu'il continuera à y demeurer et à faire profiter la ville de ses conseils.

Un autre paragraphe félicite Sir Wilfrid de sa fière attitude au couronnement et à la conférence impériale et surtout de sa défense des intérêts canadiens.

Sir Wilfrid Laurier était visiblement ému. Il remercia ses concitoyens d'Ottawa de leur si chaleureuse réception et de leurs bons souhaits.

Il déclare que Lady Laurier et lui ont décidé de faire d'Ottawa leur résidence définitive. Il est heu-

reux de dire qu'il est complètement remis de sa maladie et qu'il est revenu à Ottawa pour se remettre au travail. Il fait l'éloge de la ville d'Ottawa, des beautés de son site et de ses bâtisses parlementaires qui ne sont surpassées nulle part en Europe.

Faisant allusion à la conférence impériale, Sir Wilfrid dit qu'il avait défendu les droits de son pays, et qu'il revenait plus canadien que jamais, tout en restant sujet britannique.

Ces paroles soulevèrent un enthousiasme extraordinaire parmi l'auditoire qui se composait d'autant de conservateurs que de libéraux.

Le maire Falardeau, de Hull, a ensuite présenté une courte adresse au premier ministre, lui souhaitant la bienvenue, ainsi qu'à Lady Laurier.

Sir Wilfrid a répondu brièvement, remerciant la population de Hull de son accueil et de ses souhaits.

Les principales personnes présentes ont ensuite été présentées au premier ministre et à son épouse.

Puis la procession s'est reformée et Sir Wilfrid et Lady Laurier ont été escortés à leur résidence, rue Théodore qu'ils réintégraient après une absence de quatre mois.

L'Hon. M. Tarte donne sa démission

Texte officiel de la lettre dans laquelle le Ministre des Travaux

Publics demande la permission de se retirer du Cabinet

Réponse de Sir Wilfrid Laurier

Ottawa, 21.—La correspondance officielle suivante a été rendue publique, aujourd'hui, par le premier ministre :

Département des Travaux Publics. Bureau des Ministres.

Toronto, 20 octobre 1902.

Au Très Honorable Sir Wilfrid Laurier, Premier Ministre, Ottawa.

Mon cher Sir Wilfrid,

Je crois qu'il est de mon devoir de vous présenter ma démission et de vous prier d'avoir la complaisance de la faire accepter par Son Excellence le Gouverneur-Général.

Au cours de l'entretien que j'ai eu avec vous, l'opinion que vous m'avez exprimée est que je n'aurais pas dû parler comme j'ai parlé sur la question du tarif; que le gouvernement n'a pas encore arrêté sa politique fiscale pour l'avenir, etc.

Ce n'est pas le moment de discuter avec vous si j'ai eu tort ou raison d'en agir comme je l'ai fait. Vous êtes le chef du gouvernement et votre opinion commande en autant qu'elle se rapporte à mes actes. Vous m'avez dit que mes déclarations vous causent de l'embarras. Je n'ai ni le droit, ni le devoir d'être une source d'embarras pour vous ou pour le parti auquel je me suis intéressé depuis 1892.

Vous connaissez bien ce que je pense au sujet du tarif. Ma pensée, je l'ai maintes fois exprimée publiquement en votre présence, et l'ai aussi souvent discutée privément avec vous.

Etant d'avis que les intérêts du peuple canadien nous font un de-

voir de reviser sans délai le tarif de 1897, afin de protéger plus convenablement nos industriels, nos cultivateurs, nos ouvriers, je ne puis me taire plus longtemps. Je préfère ma liberté d'action et de parole, même au grand honneur d'être votre collègue.

Avant de rompre les relations officielles qui nous unissent, permettez-moi d'exprimer l'espoir très sincère que je ressens de vous voir bientôt revenir à votre santé d'autrefois; et vous m'obligerez beaucoup en offrant à mes collègues mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité. Mes relations personnelles avec la majorité d'entre eux ont été agréables et aussi cordiales qu'il se pouvait. Je me plais à espérer qu'elles ne changeront point de caractère dans l'avenir.

Croyez-moi, mon cher Sir Wilfrid, sincèrement

Tout à vous,

(Signé) J. ISRAËL TARTE.

RÉPONSE DE SIR WILFRID LAURIER

Ottawa, 21 octobre 1902.

Mon cher Tarte,

Après vous avoir vu, dimanche, et vous avoir exprimé mon opinion bien arrêtée sur les conséquences de votre récente attitude, mon premier devoir était de me rendre auprès de Son Excellence le Gouverneur Général et de l'informer que j'étais obligé de vous demander votre portefeuille. Après avoir vu Son Excellence, j'ai dû faire part à mes collègues de l'entrevue que j'avais eue avec vous. En acceptant votre résignation, il est bon de préciser les points de dissidence entre nous. Pendant mon absence en Europe, sans m'en prévenir et sans accord préalable avec vos collègues, vous avez commencé une campagne active en faveur d'une révision immédiate du tarif dans un sens protectionniste très élevé. Je regrette d'avoir eu à vous faire observer que cette attitude de votre part constitue une violation pourtant manifeste de votre devoir au gouvernement dont vous faisiez partie.

Je vous répète ici ce que je vous ai dit dimanche. Je ne veux pas discuter en ce moment, ni la valeur ni l'opportunité de la théorie économique dont vous vous êtes fait le champion. Cette question, pour importante qu'elle soit, est primée par une considération beaucoup plus importante.

Si vous en étiez arrivé à la conclusion que l'intérêt du pays exigeait sans retard l'élévation des droits de douane, la première chose pour vous à faire, comme membre du gouvernement, avant de vous adresser au public, eût été de mettre vos vues devant vos collègues, dans le but d'obtenir cette action unanime du Cabinet, qui est la base même du gouvernement responsable. Si vous n'aviez pu obtenir de vos collègues leur assentiment à l'orientation nouvelle que vous recommandiez, vous auriez eu à choisir ou d'adopter leur manière de voir ou de vous séparer d'eux. Alors, pour la première fois, il vous eût été loisible de vous adresser au public.

Telle était la conduite bien simple qui s'imposait à vous. Mais rester membre du gouvernement et préconiser en même temps une politique qu'il n'a pas encore adoptée, constitue une entrave au fonctionnement de notre système constitutionnel et implique une infraction à cette loyauté que tous ceux qui font partie de la même administration se doivent les uns aux autres et ont le droit d'attendre les uns des autres.

Je vous remercie des souhaits que vous formez pour l'amélioration de ma santé et je me ferai un devoir de transmettre à vos anciens

collègues les vœux que vous exprimez pour leur prospérité et leur bonheur.

Croyez-moi bien

vos vœux tout dévoué,

WILFRID LAURIER.

A l'Hon. J. I. Tarte.

L'opinion des autres

Du *Moniteur du Commerce* :

L'Association des Manufacturiers a fort bien compris la fausse situation économique où se trouve placée notre industrie nationale, lorsqu'elle proposait en juillet dernier, d'amasser un fonds de \$50,000 à \$60,000, dans le but de défrayer la dépense d'une propagande parmi le peuple en faveur des produits manufacturés canadiens. Le peuple du Canada fut pendant si longtemps le tributaire des manufacturiers de la Grande Bretagne et des Etats-Unis, qu'il ne s'habitue que lentement à l'idée que les manufacturiers canadiens peuvent produire tout aussi bien et tout aussi beau que les étrangers.

C'est une anomalie qu'il faut faire disparaître.

Il y a du patriotisme à donner la préférence d'achat à la marchandise de production nationale, tout autant qu'il en faut pour défendre la frontière contre les envahisseurs ouverts ou déguisés de l'étranger, du voisin trop absorbant.

Il faut instruire notre population de manière à lui faire comprendre qu'elle est une famille productive qui peut se suffire à elle-même; c'est ainsi que la chose se pratique en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, aux Etats-Unis surtout.

Pour un Américain, c'est l'article "américain" qui est le meilleur envers et contre tous. C'est dans les écoles de la jeunesse que l'on enseigne cette idée, cette passion, en somme cet égoïsme patriotique.

Pourquoi ne pas imiter cet exemple en Canada ?

Le bois du Canada, c'est le meilleur !

Le blé du Canada donne le meilleur pain à meilleur marché !

Le bétail du Canada donne la viande la plus succulente !

La laine du Canada fournit la matière des vêtements les plus confortables !

Le fer du Canada est supérieur au fer américain et anglais, à l'état naturel !

Les tissus du Canada sont aussi bons que ceux de n'importe quel pays.

Tout ce qui se fait en Canada, avec le progrès moderne, est aussi bon et aussi beau pour notre peuple honnête, travailleur et progressif que ce que l'étranger pourrait lui offrir.

Il faut dire cela dans toutes écoles, dans tous les collèges; aux petits comme aux grands enfants.

Il faut faire une génération de Canadiens pour le Canada; et il faut commencer de suite en mettant pour principe que "charité bien ordonnée commence par soi-même."

Il faut que le Canada, coûte que coûte, cesse d'être "coloniste."

Il faut que, de Victoria à Halifax, chaque Canadien, se donnant la main loyalement, se dise l'un à l'autre: "Cessons nos luttes fratricides et préparons notre avenir; tout comme nos puissants voisins au sud l'ont fait." Mais c'est dans les écoles qu'il faut particulièrement développer cette idée.

Bientôt une campagne de protectionnisme énergique va probablement commencer dans nos provinces; les idéologues, les rassistes du libre échange vont avoir une belle occasion nouvelle de développer leurs théories: mais le peuple canadien, producteur et consommateur,

mieux informé, moins sentimental, donnera sûrement ses préférences à l'industrie nationale, à moins qu'il ne veuille devenir la chose des Etats-Unis, après avoir été longtemps la "machine" de la Grande-Bretagne.

Le régime protectionniste absolu tout comme aux Etats-Unis, est celui qui convient au Canada, d'ici à la fin d'une génération.

Nous aurons bientôt occasion de développer cette pensée au moyen de chiffres exacts.

En attendant le programme officiel des modifications au tarif actuel, il est à souhaiter que d'ici là les membres du gouvernement fédéral accorderont leurs violons pour bien jouer l'air: "Le Canada pour les Canadiens!"

Séance tumultueuse au Parlement Anglais

Londres, 17.—Le Parlement a été rouvert hier sans les formalités usuelles. La Chambre s'est mise immédiatement à la besogne un peu après 2 heures de l'après-midi. La session durera probablement jusqu'à Noël. On s'attend à une grande lutte sur le bill de l'Education. Il y a 750 amendements à ce bill, dont 588 proposés par les libéraux.

La séance s'est ouverte par un débat très violent. Le premier ministre, M. Balfour, a proposé que le reste de la session soit entièrement consacré aux mesures du gouvernement qui, a-t-il expliqué, comprendront la discussion du bill de l'éducation et de quelques autres projets, entre autres un relatif au chemin de fer de l'Ouganda.

M. James Bryce, qui dirigeait les libéraux en l'absence de Sir Henry Campbell Bannerman, a protesté en termes modérés, puis M. Patrick O'Brien, aux acclamations des députés irlandais, demanda qu'une journée au moins, d'ici Noël, fut consacrée à la discussion du grave état de choses qui existe en Irlande.

M. Balfour répondit que si une pareille demande venait du parti libéral, elle serait accordée, mais que le cabinet ne pouvait s'occuper ainsi du parti irlandais.

M. Wm. O'Brien fit alors un discours passionné, avertissant la chambre que l'Irlande est à la veille de la révolte. La constitution est virtuellement suspendue, a-t-il dit, et voici maintenant que l'on baille les députés irlandais dans le seul parlement qu'ils aient.

M. O'Brien a fait son discours au milieu d'une véritable tempête d'applaudissements. Quand M. Wyndham, le secrétaire principal pour l'Irlande est entré à la Chambre, il a été sifflé par les Irlandais. Le président a rappelé les perturbateurs l'ordre.

MM. Lloyd George, le fameux député gallois, et T. P. O'Connor ont encore ajouté à l'excitation en attaquant violemment M. Balfour pour avoir déclaré que les affaires irlandaises ne pourront être discutées que par faveur pour les libéraux anglais.

Au cours de l'après-midi, les décisions du président ont soulevé de nombreuses tempêtes sur les bancs irlandais. Les lords arrivaient de plus en plus nombreux à la Chambre, car on s'attendait à une scène, les Irlandais étant de plus en plus tapageurs.

La crise s'est produite d'une façon absolument inattendue. Au milieu d'une excitation intense. Tim Healy, le grand orateur irlandais, se leva et d'un ton de glace, déclara: "Je me lève pour parler en qualité d'indigène de l'Ouganda." Un éclat de rire formidable fit se tordre toute la Chambre.

Et dans un discours que tous les partis s'accordent à déclarer l'une des plus magnifiques satires qui ait jamais été entendue au Parlement

GOLD DUST



**LA MEILLEUR
POUDRE
A LAYER**

**Nettoie toute
chose sans
exception**

Si votre épicière ne vend pas la poudre à laver GOLD DUST, envoyez son nom et son adresse ainsi que la vôtre à THE N. K. FAIRBANK COMPANY, Montréal, et ils vous enverront un échantillon d'un 1/4 de livre. THE N. K. FAIRBANK COMPANY, Montréal, Chicago, New-York, Nouvelle-Orléans, St-Louis, San-Francisco, Londres, Ang.

anglais. Healy, toujours en sa qualité assumée d'indigène de l'Ouganda, remercia le Premier Ministre de permettre au parlement impérial de consacrer une partie de son temps aux affaires de l'Ouganda. Il complimenta M. Balfour d'être capable de se détacher assez des choses de ce monde pour oublier les troubles graves qui désolent "ce lointain et malheureux pays d'Irlande."

La Chambre tout entière était suspendue aux lèvres du grand orateur, et M. Balfour lui-même dut s'amuser de certaines saillies de l'orateur, tant elles étaient spirituelles.

D'autres députés nationalistes continuèrent le débat, déclarant que les affaires irlandaises sont à l'heure actuelle plus importantes qu'aucun des articles mentionnés dans le programme de M. Balfour.

M. Wm. Redmond a exprimé son regret de ce que le peuple irlandais ne put, les armes à la main, résister à la tyrannie anglaise.

"La présente action du gouvernement, a-t-il dit, donne aux Irlandais le droit de profiter de la première occasion pour renverser le cabinet."

Finalement, M. Balfour proposa la clôture. Le tapage recommença de plus belle. M. John O'Donnell se leva et refusa d'obéir au speaker qui lui ordonnait de se taire. Les nationalistes l'acclamèrent. Le président avertit à maintes reprises M. O'Donnell qu'il était hors d'ordre, et il s'en suivit une scène excitante. M. Balfour proposa la suspension de M. O'Donnell, et celui-ci, traversant la Chambre vint se planter en face du premier ministre le défi aux lèvres. Il alla jusqu'à lui mettre le poing sous le nez. La Chambre vota la suspension de M. O'Donnell par 342 voix contre 51.

M. Balfour riait pendant que les députés irlandais criaient et gesticulaient. Quelques ministres, craignant que M. O'Donnell ne frappât le premier ministre, se dirigèrent vers lui, mais M. O'Donnell ayant dit tout ce qu'il avait à dire, retourna à son siège, puis quitta la salle.

La clôture a été votée par 263 voix contre 148.

Comme M. Wyndham sortait des couloirs de la Chambre il a été de nouveau vigoureusement sifflé.

La motion de M. Balfour a été ensuite adoptée par 262 voix contre 145, puis, en comité, on s'est occupé du bill de l'éducation.

La plupart des libéraux ont voté avec le gouvernement pour la suspension de M. O'Donnell. Les remarques de ce dernier qui ont été

considérées comme offensantes sont: "Votre secrétaire en chef m'a octroyé six mois pour avoir parlé en Irlande, maintenant vous refusez de me laisser parler ici. Vous êtes son complice et je vous méprise tous deux."

La Grève est terminée

Wilkesbarre, 21.—La convention des mineurs a siégé de nouveau, ce matin, au théâtre Nesbitt.

Le comité des résolutions a rédigé, hier soir, une déclaration adressée au public. Elle sera publiée après le vote sur la proposition de M. Roosevelt.

Ce matin, la convention a été appelée à l'ordre à 10 h. 05.

Le comité des résolutions a présenté un rapport recommandant qu'une commission soit envoyée au président Roosevelt, l'informant que la convention accepte la proposition d'arbitrage. Le président Mitchell est autorisé à agir comme représentant des mineurs devant la commission.

A l'ouverture de la séance on a repris les débats sur la rentrée des ouvriers dans leurs anciennes positions.

La question soumise à la Convention était une motion relative à l'acceptation des recommandations des chefs des mineurs de déclarer la grève terminée et de soumettre toutes les questions à l'arbitrage. Après les débats on attendit les rapports du comité des résolutions. Quelqu'un demanda une chanson et un délégué nègre qui se trouvait là chanta; puis un ténor lui succéda et, comme il terminait sa chanson, le comité entra et présenta la résolution suivante:

"Le comité des résolutions recommande que la communication suivante soit envoyée à Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis.

"Cher Monsieur,

"Les représentants des ouvriers des compagnies de charbonnage de la région de l'anthracite, assemblés en convention, ayant sous considération votre télégramme du 15 octobre 1902, adressé à John Mitchell, président de l'Union des Mineurs, ont décidé d'accepter la proposition d'arbitrage qu'il comportait.

"Conformément à cette décision nous retournerons au travail jeudi, le 23 octobre au matin, aux places que nous occupions avant la grève.

"Nous avons autorisé John Mitchell et les assistants qu'il pourra

choisir à nous représenter devant le comité.

(Signé) JOHN MITCHELL,
J. B. WILSON."

Washington, 21.— En apprenant que les mineurs ont accepté son projet d'arbitrage, le président Roosevelt a convoqué pour vendredi, à Washington, la commission d'arbitrage et il en a averti M. Mitchell.

Pottsville, Pa., 21.—Plusieurs mineurs qui avaient abandonné la région pendant la grève, sont revenus à leurs domiciles. On dit que sur 900 grévistes qui avaient trouvé de l'ouvrage à la Baldwin Locomotive Works, à Philadelphie, 750 ont abandonné leur ouvrage et sont retournés dans les régions de l'antracite.

Shenandoah, Pa., 21. — La nouvelle annonçant que la convention des mineurs avait déclaré la grève terminée est arrivée à Shenandoah, à midi, et presque au même moment toutes les cloches de la ville étaient en branle, les sifflets de toutes les usines se faisaient entendre. Dix minutes après l'arrivée de la nouvelle, les rues étaient remplies de monde.

A Mahoney, City, et ailleurs, dans la région de l'antracite, la nouvelle du règlement de la grève a été reçue avec le plus grand enthousiasme, aux cris des sifflets et au son des cloches. Presque toute la population des villes était dans les rues. Dans quelques endroits on a improvisé des parades.

Europe

Rome, 16—On considère comme certain au Vatican que Mgr Zaleski, délégué apostolique aux Indes, qui habite Rome depuis quelques années, sera envoyé comme délégué apostolique en Canada pour succéder à Mgr Diomède Falconio, nommé délégué apostolique aux Etats-Unis.

C'est Mgr Sbarretti, qui était délégué du Saint-Siège aux Iles Philippines, qui remplacera Mgr Zaleski aux Indes.

Paris, 22. — La Figaro dit qu'on a aperçu, hier matin, un homme qui essayait d'escalader le mur du Palais de l'Elysée. On croit qu'il avait l'intention de se cacher dans le jardin du palais dans l'espérance d'avoir une occasion d'assassiner le président Loubet. Il a été arrêté et on a trouvé sur lui un poignard et un revolver chargé. Il a été reconnu comme un anarchiste dangereux qui a subi trois condamnations, dont deux pour avoir fabriqué des machines infernales.

La police essaie de tenir la chose tranquille, et refuse de donner le nom de l'homme.

Paris, 21.—A la première réunion de la Chambre des députés, hier, Ernest Roche, nationaliste, a introduit un projet de loi pourvoyant à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, à l'abolition du budget des cultes et à la suppression de l'ambassade française du Vatican. C'est là un défi au gouvernement de mettre à exécution son programme radical, M. Roche déclarant que les radicaux, pour être logiques, ne doivent pas hésiter à voter la séparation de l'Eglise et de l'Etat, si leur lutte contre les congrégations religieuses est sincère.

M. Roche a demandé l'urgence pour sa proposition, mais le premier ministre Combes a refusé de l'accorder, prétextant que ce projet de loi n'était fait que pour embarrasser le gouvernement.

Henri Brisson a déclaré que lui et ses amis les radicaux voteraient contre l'urgence, pour la même raison.

La demande de M. Roche, à ce sujet, a effectivement été rejetée par 285 voix contre 179; mais la Chambre a décidé de discuter une contre-proposition à l'effet de référer à une commission spéciale tous les projets de loi ayant trait à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Les louanges d'une mère

POUR LE REMÈDE QUI A RESTAURÉ LA SANTÉ DE SA FILLE

Elle avait souffert de gros maux de tête, de vomissements et de nervosité extrême, et craignait de ne pouvoir jamais revenir à la santé.

Chaque mère prudente veillera soigneusement sur la santé de sa jeune fille à l'époque où elle passe de l'état de fille à celui de femme. Cette période est la plus critique dans la vie d'une fille. C'est alors qu'elle devient pâle, aisément fatiguée et affectée de maux de tête sans cause apparente. Le sang devient pâle et aqueux, et à moins de prendre des mesures promptes pour lui rendre sa riche couleur rouge et vivifiante, l'anémie et peut-être la consomption, se déclareront. Les Pilules Roses du Dr Williams ont guéri plus de filles pâles, anémiques et qui se fatiguaient aisément que n'importe quel autre remède, et les mères ne commettront pas d'erreur si elles insistent pour que leurs filles qui profitent prennent ces pilules de temps à autre. Mme P. Gage, une dame bien connue à Rowanton, Qué., raconte ce que ces pilules ont fait pour sa fille. Elle dit: "Ma fille Catherine, âgée de quatorze ans, souffrait grandement de maux de tête, vomissements et nervosité. Elle était complètement épuisée au point que nous craignions qu'elle ne recouvrit jamais ses forces. Nous essayâmes plusieurs remèdes, mais ils semblaient ne lui faire aucun bien. Je songeai alors à lui faire essayer les Pilules Roses du Dr Williams, et le résultat dépassa nos espérances les mieux fondées. Elle a complètement recouvré sa santé et ses forces et je serais très heureuse si l'expérience qu'elle a faite aidait d'autres filles malades à revenir à la santé."

Les Pilules Roses du Dr Williams font un sang riche, rouge, et donnent une nouvelle force avec chaque dose. Elles guérissent l'anémie, le mal de tête, la palpitation du cœur, le vertige et mettent l'éclat de la santé sur les joues pâles et jaunâtres. Ces pilules sont aussi un sûr remède contre les maux qui rendent misérable la vie de tant de femmes. Voyez à avoir les véritables avec le nom au long: "Dr Williams' Pink Pills for Pale People", sur l'enveloppe qui entoure chaque boîte.

En vente chez tous les marchands de remèdes, ou envoyés franco par la poste à 50 cents la boîte, ou six boîtes pour \$2.50, en s'adressant à la Dr William's Medicine Co., Brockville, Ont.



Un beau che. et un harnais malpropres sont une mauvaise combinaison.

L'huile Eureka pour harnais

donne non seulement meilleure apparence au harnais et au cheval, mais aussi rend le cuir souple et flexible, le maintient dans un état de duror dans tout plus longtemps qu'il ne ferait sans cela.

En vente partout dans des boîtes en fer blanc, toutes grandes.

Fabriquée par IMPERIAL OIL CO.

Laissez votre cheval paraître à son mieux!

Emporium, 10c

TÉLÉPHONE BELL.

TEL. DRUMMONDVILLE

IMPRIMERIE
...DE...
LA TRIBUNE.



Impressions
Commerciales
de
toutes sortes



Catalogues, Pamphlets,
Factums, Listes de Prix,
Blancs de Comptes,
Menus,
Cartes d'Affaires,
Circulaires,
Programmes, etc., etc.

SPECIALITE :

Impressions en Or et en Couleur.

Attention spéciale aux Commandes par la Malle et le Téléphone.
Tout Ouvrage est fait avec Soins, Promptitude et à Prix Modérés.
Grand Choix de VIGNETTES Religieuses, Commerciales et autres.

BUREAUX ET ATELIERS :
Batisse du Grand Hotel,

RUE MONDOR, coin de la RUE WILLIAM

ST-HYACINTHE.

A. DENIS, prop^r

Ecole Commerciale Pratique

Professeur B. Lalime,

Place du Marché.

Au-dessus du Magasin M. O. David & Cie
St Hyacinthe.

Calligraphie, Correspondance, Arithmétique, Tenue de Livres, Langue anglaise, etc

Correspondance sollicitée.

Saint Ludger, évêque de Munster, disant son bréviaire, Charlemagne le fit prier de venir lui parler.

Le saint termina son office et se présenta au roi, qui lui demanda pourquoi il l'avait fait attendre.

C'est, répondit l'évêque, que je parlais à un plus grand seigneur que vous.

Mme A.—Mon mari est si peu soigneux, qu'il finira par perdre la tête.

Mme B.—Il a déjà commencé.
Mme A.—Comment cela?
Mme B.—Il a déjà perdu tous ses cheveux.

Trois petits garçons font des projets d'avenir :

—Moi, dit l'aîné, je veux être boulanger; je serai sûr d'avoir du pain.

—Moi, dit le cadet, je veux être tailleur; je serai sûr d'avoir des habits.

—Et moi, dit le plus jeune, je veux être millionnaire; je serai sûr d'avoir de l'argent.

Emporium, 10c

LA COMPAGNIE
C. A. HAMEL

MACHINISTE

ENGINS, BOUILLOIRES et MACHINERIES de toutes sortes, FAITES et RÉPARÉES avec soin.

RUE MONDOR

ST-HYACINTHE



CHEMINS DE FER

Les trains laissent St-Hyacinthe tous les jours comme suit :

C. P. R.—Allant à St-Hugues, etc 12.10 et 7.50 P. M.
Allant à Farnham, etc., 8.15 A. M. et 4.05 P. M.

G. T. R.—Allant à Montréal, 6.05, 7.20, 11.45, A. M., 5.30 P. M.
Allant à Acton, etc., 9.14 A. M. 5.35, 9.20 P. M.
Local, G. T. R., arrive à 6.20 P. M.

I. C. R.—Allant à Montréal, 5.35, 9.14 A. M., 5.05, 8.25 P. M.
Allant à Drummondville, 8.55, A. M., 1.10, 6.00, 12.54 P. M.

Q. S. R.—Allant à St-Jean, 8.05 A. M., et 6.15 P. M.
Allant à Sorel, 9.00 A. M., et 7.40 P. M.
Octobre 1901!

Défense d'avancer

Je soussigné, donne avis que je ne serai responsable d'aucune dette contractée par mon fils, Joseph-Henri-Hector Tétreault, sans mon consentement par écrit.

St-Hyacinthe, 19 sept. 1902.

J. B. TÉTREULT.

Cartes d'Affaires.

BOURGAULT & MARCEAU

AVOCATS

11 Rue St-Denis, - - ST-HYACINTHE.

BLANCHET & CHICOYNE

AVOCATS.

167 Rue Gironard - - - ST-HYACINTHE.

P A MESSIER

Avocat

14 Rue St-Denis,

ST-HYACINTHE

Bernier & Gormier,

NOTAIRES

Agents d'Assurance sur le Feu.

Batisse de la Banque E. T.

Rue St-Denis, ST-HYACINTHE

BOISSEAU & BAZINET.

NOTAIRES

18 Rue St-Denis, - ST-HYACINTHE

MORIN & BORDUAS

NOTAIRES

Commissaires de la Cour Supérieure,

169 rue Gironard, St-Hyacinthe.

L. E. MOREL, De la maison CASAVANT FRERES, ST-HYACINTHE.

ACCORDEUR de PIANOS Prix : \$1.50

Adresse : Hotel Ottawa Tel. 48.

Cartes de Visite

COMMANDEZ VOS
CARTES DE VISITE
AU BUREAU DE.....

LA TRIBUNE

NID "VIGILANT"



INCULCÉ - AJUSTABLE (Brevet Can. et E. U.) Empêche les poules de manger les œufs. Simple - Sûr - Durable Pas de ressorts—les œufs ne peuvent se casser—le plan incliné ne les fait tomber dans le bas du nid. Empêche les insectes et les parasites. Demandez-le à votre marchand ou écrivez à L. P. Morin, Inventeur et Manufacturier, 1571 e St-Antoine, St-Hyacinthe, Que. Prix 45c. chaque. On demande des agents.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

REVUE MENSUELLE

publiée par

LES IÈRES DOMINICAINES

du Convent de Saint-Hyacinthe.

(32 pages avec illustrations)

ABONNEMENT: \$1.00 PAR AN

L. N. TRUDEAU

DENTISTE,

102 Rue MONDOR,

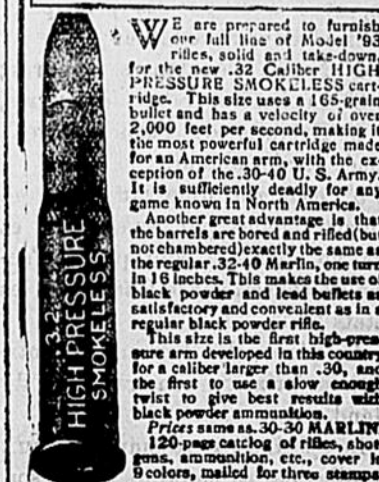
ST-HYACINTHE.

Dentiers de toutes sortes faits sur commandes. Prix modérés.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR par un nouveau procédé.



Marlin
32 Cal. High-Pressure Smokeless
IN MODEL 1893



WE are prepared to furnish our full line of Model '93 rifles, solid and take-down, for the new .32 Caliber HIGH PRESSURE SMOKELESS cartridge. This size uses a 165-grain bullet and has a velocity of over 2,000 feet per second, making it the most powerful cartridge made for an American arm, with the exception of the .30-40 U. S. Army. It is sufficiently deadly for any game known in North America. Another great advantage is that the barrels are bored and rifled (but not chambered) exactly the same as the regular .32-40 Marlin, one turns in 18 inches. This makes the use of black powder and lead bullets as satisfactory and convenient as in a regular black powder rifle. This size is the first high-pressure arm developed in this country for a caliber larger than .30, and the first to use a slow enough twist to give best results with black powder ammunition. Prices same as .30-30 MARLIN. 120-page catalog of rifles, shot-guns, ammunition, etc., cover in 9 colors, mailed for three stamps.

THE MARLIN FIRE ARMS CO.
NEW HAVEN, CONNECTICUT

En Ville

Cadeau

Dimanche dernier, les Enfants de Marie, de la ville, offraient à leur chapelain, M. le chanoine Duhamel, un cadeau d'un set à diner en porcelaine, à l'occasion de son prochain départ pour la cure de St-Pie.

Adresse

Une adresse sera présentée à M. le chanoine Duhamel, à l'Hôtel-de-Ville, dimanche, le 26, vers les 8 heures du soir, à l'occasion de son départ prochain pour aller prendre possession de la cure de St-Pie. Tous les paroissiens sont invités d'être présents.

Personnel

M. Maurice St-Jacques, employé dans une maison de commerce à Chicago, E.-U., est de passage à St-Hyacinthe, pour une vacance de quelques jours.

M. R. Boronow doit résigner sa position comme chef comptable à la Canadian Woolen Mills Company.

Médaille militaire

M. L. E. Lussier vient de recevoir la médaille commémorative accordée aux volontaires qui ont fait partie du contingent d'honneur lors des fêtes du couronnement, à Londres. Cette médaille est en bronze et porte d'un côté l'effigie du Roi et de la Reine, et de l'autre, le monogramme d'Edouard VII, avec la date 26 juin 1902.

Démonstration

Les élèves de l'Académie Girouard offraient, mercredi, à M. le chanoine Duhamel, à l'occasion de son prochain départ, un cadeau d'une magnifique table de salle à diner, en chêne solide.

L'Académie Prince offrait aussi, jeudi, un cadeau consistant en plusieurs pièces d'argenterie.

Dans les deux Académies, il y eut adresses d'adieu, dans lesquelles les jeunes enfants témoignèrent leurs regrets du départ de leur dévoué curé et leur reconnaissance pour l'intérêt qu'il a toujours témoigné à ces institutions.

M. le Curé, très ému, remercia ces jeunes enfants et les assura de ses prières et de son constant souvenir.

Le tour du monde en chantant

C'est décidé ! Numa Blès et Lucien Boyer, les deux *globe-trotters*, de la chanson française, viendront nous donner, au Théâtre Montcalm, lundi, le 27 octobre courant, une de ces représentations qui ont fait courir tout Montréal pendant de si longs jours.

Lorsqu'ils débarquèrent au Canada, leur plan ne comportait que deux semaines de séjour. Or, arrivés vers les premiers jours de juillet, ils se dirigent seulement maintenant vers la Nouvelle-Angleterre.

Cela ne se passe-t-il pas de commentaires ? C'est qu'aussi leur spectacle est le plus comique. En voici un programme sommaire :

1° Revue de la chanson française, avec audition des principaux chefs-d'œuvres modernes ;

2° Numa Blès dans ses œuvres ;

3° Lucien Boyer dans ses œuvres ;

4° Extraits de Paris-Montréal, jouée par les auteurs ;

5° *Americo*, folie-vaudeville en un acte, jouée par les auteurs, et traitant de sujets politiques et d'actualité concernant le Canada et les États Unis.

Au piano, M. Fernand Heintz, premier prix du conservatoire de Gand.

Le spectacle se recommande aux familles par sa moralité et par son intérêt artistique et joyeux.

Les personnes voulant acheter des Etoffes à Robes, à Costumes et à Manteaux, Soies, etc., feraient bien de visiter le magasin de BERGERON & SICOTTE.

Alarme

Un commencement d'incendie a eu lieu chez M. J. Huet. Le feu avait été mis par un enfant. Les dommages sont insignifiants.

ENCAN

Lundi, le 27 octobre courant, aura lieu, au presbytère de St-Thomas d'Aquin, l'encan des Meubles, Chevaux, Voitures, etc., appartenant à Messire L. A. Sénécal.

Soirée

On annonce pour le 29 et le 30 du mois courant, deux représentations qui seront données par la Pan-American Electric Carnival.

Elles auront lieu dans la salle de théâtre du Cercle Montcalm.

Nouveau journal

Nous accusons réception d'un nouveau journal *La Guêpe*, journal hebdomadaire, publié à la Nouvelle-Orléans.

Nous souhaitons bon succès et longue vie au confrère.

Départ

M. L. J. Séguin et sa famille quitteront St-Hyacinthe prochainement pour aller s'établir à St-Simon, comté de Bagot. M. Séguin occupera l'ancienne résidence de M. N. A. Beauchamp et y ouvrira un magasin général.

PARIS-MONTREAL

Comédie-revue en 3 actes, extraits par Numa Blès et Lucien Boyer, les auteurs.

Paris-Montréal, la très fine et très spirituelle comédie de MM. Numa Blès et Lucien Boyer, les auteurs si applaudis à Montréal, ne sera donnée en représentation lundi, le 27 octobre, au Théâtre Montcalm.

Dire ce qu'est exactement ce délicieux chef-d'œuvre : une suite de mots d'esprit, tous pétillants de gaieté folle et savoureuse de jeunesse extrême, avec quelque chose en plus d'inédit, un je ne sais quoi d'original qui affirme très nettement le très personnel talent des deux auteurs.

Dans son rapport de la première représentation, la *Presse* disait : "Jamais le 'Palais-Royal,' même en ses plus beaux jours n'avait vu une représentation aussi alerte et aussi vive. Et c'était enlevé avec un brio, une verve, un entrain qui soulevait les plus flegmatiques et les plus blasés."

Et la *Patrie* : "Quelle gaieté ! quel esprit ! Dès le premier acte le public fut charmé ; il était absolument enthousiasmé au second, et au troisième ce fut du délire."

"Depuis, durant trois semaines, ce fut chaque soir un succès plus grand, des applaudissements plus nombreux, et cela aurait duré plus longtemps encore, si MM. Blès et Boyer n'avaient pris des engagements antérieurs qui les forçaient d'abandonner Montréal, en plein triomphe et alors que chaque soir le théâtre du Palais Royal affluait de monde."

Tant mieux, nous en profiterons.

DEGES

A l'Hôtel-Dieu de cette ville, le 18 courant, à l'âge de 73 ans et six mois, Dame Denise-Alice Bertrand, veuve de feu Philippe Johnson, en son vivant, cultivateur de Saint-Mathias.

Les funérailles ont eu lieu le 21, au village Richelieu.

Un rail de fer dure 16 ans, et un rail d'acier 40 ans.

Le successeur de M. Tarte n'est pas encore choisi

Ottawa, 23. — Le successeur de l'Hon. M. Tarte n'est pas encore connu. On dit que l'Hon. M. Bernier serait promu au ministère des Travaux Publics, et que M. Préfontaine deviendrait ministre du Revenu de l'Intérieur.

On ajoute que l'Hon. M. L. P. Brodeur a décliné et préfère rester Orateur de la Chambre des Communes.

On désigne aussi l'Hon. M. Parent, l'Hon. Juge Langelier, Sir L. A. Jetté, l'Hon. sénateur Dandurand, etc.

Chacun de ces messieurs est parfaitement qualifié à être membre du gouvernement, et le parti libéral accueillerait avec plaisir n'importe lequel d'entre eux.

Ottawa, 22.—L'Hon. M. Tarte a déclaré, mardi, à un journaliste, qu'il entendait rester avec les libéraux, tant et aussi longtemps que les libéraux le traiteraient bien.

L'Evening Journal, d'Ottawa, publie un long article de tête, très élogieux à l'égard de M. Laurier, et demande que le traitement actuel du premier ministre du Canada soit doublé.

Le 9 novembre est l'anniversaire de la naissance du roi, mais vu son rapprochement du Jour d'Actions de Grâce, sa célébration sera, par une proclamation, remise au 24 mai.

The Daily Chronicle, de Londres, disait hier que l'Hon. M. Tarte devait remplacer M. Borden, comme chef de l'Opposition.

Ce journal est évidemment mal informé, car M. Tarte, tout en sortant du ministère, reste ami de M. Laurier et favorable à sa politique.

Rimouski, 18.—La ville de Rimouski a très bien fait les choses hier.

Lorsque Sir Wilfrid Laurier est venu de la Pointe au Père, Son Honneur le maire Drapeau est allé à sa rencontre, accompagné d'une foule considérable de citoyens et de la fanfare de Rimouski, et a présenté au premier ministre, une très jolie adresse de bienvenue.

Ottawa, 22.—L'Hon. M. Tarte, a fait ses adieux, ce matin, au personnel du département des travaux publics. Il est allé ensuite faire ses adieux à Rideau Hall et à ses collègues.

Dans son discours au personnel des travaux publics, il a exprimé l'espoir que son successeur continuerait les grands travaux commencés dans l'intérêt du pays.

De nombreuses requêtes ont été signées par tout le District de Richelieu, ces jours-ci, demandant la nomination de M. A. A. Bruneau, M. P., comme juge de la Cour Supérieure, en remplacement de l'hon. R. E. Fontaine, décédé. Ces requêtes portent plus de douze cents signatures qui sont celles d'hommes de profession, du commerce et de l'industrie, des maires des différentes paroisses, des cultivateurs et des ouvriers.

Les requêtes demandent que M. Bruneau soit récompensé des longs et loyaux services qu'il a rendus au parti depuis plus de dix ans, et disent qu'en le nommant juge, le gouvernement se rendrait au désir des justiciables de Richelieu.

Jolies flanelles d'Opéra et chales pour matinées, chez

TRAHAN & McNULTY, Enseigne de la Boule Rouge

Conseil de Ville

Séance du 17 oct. 1902.

Le Conseil de Ville a siégé vendredi en séance régulière. Son Honneur le maire Eugène St-Jacques et tous les échevins étaient à leurs sièges.

La séance s'ouvre par la lecture habituelle des minutes de la dernière séance.

Elles sont adoptées avec une petite modification. Tel que les minutes étaient rédigées elles pouvaient laisser entendre que la question de l'ouverture du marché le vendredi soir avait été référée au comité des marchés avec le pouvoir de régler définitivement la question.

On demande que les mots "avec instruction de faire rapport" soient ajoutés à cette minute.

M. Lussier demande des explications. Il trouve étrange que l'on ait décidé dans ce sens et que le comité des marchés ait déjà ordonné l'ouverture du marché. M. Ls. Lussier était absent à la dernière séance.

M. Duclos lui répond que c'est quand même ce qui a été résolu et le maire met l'adoption des minutes aux voix. Elles sont adoptées à l'unanimité avec la modification en question.

Le greffier donne ensuite la lecture du rapport du travail des pompes. Ce rapport constate, que durant les derniers 7 jours il a été pompé 5,117,600 gallons d'eau et brûlé 17,165 livres de charbon. Il est déposé dans les archives sans remarques spéciales.

M. le greffier soumet ensuite une lettre de la Cie du Grand Tronc qui informe le conseil que les taux pour le transport du bois de chauffage seront réduits de 25 p. c. durant la grève.

Le Quebec Southern lui déclare ne pas pouvoir faire de réduction.

Les Frères du Sacré-Coeur demandent au Conseil de réduire le montant de leur compte d'eau pour l'année dernière, attendu que le collège n'était alors habité que par quelques personnes.

Cette lettre est référée au Conseil en comité.

Le greffier donne lecture d'un document par lequel messieurs Flibotte et Perrault cèdent à la ville leurs droits sur la manufacture Séguin & Lalime.

Un M. Ls. Raymond de St-Hugues fait son application pour la charge de constable ; elle est laissée sur la table.

Une licence pour hôtel est ensuite accordée à l'unanimité à N. Richer.

Une lettre dans laquelle la Canadian Manufacturing Co., fait des offres au sujet des débetures et des taxes dues par la Canadian Woolen Mills Co., est référée au conseil en comité où elle sera prise en considération.

M. Morison demande le rapport du comité des marchés au sujet de la requête des bouchers qui demandaient l'ouverture du marché le vendredi soir.

M. Authier se lève et demande lui, des explications à M. Morison qui paraît ne pas trouver l'ouverture du marché ce soir de son goût.

M. Morison dit d'abord qu'il a fait corriger les minutes parce qu'elles étaient contraires au fait comme l'a admis le Conseil. Il trouve ensuite étrange que le marché soit ouvert ce soir vu que le comité des marchés n'a pas été réuni pour discuter la question. M. Perrault n'a pas même entendu parler de la chose.

M. Morison demande qui a pris sur lui de faire ouvrir le marché et qui est responsable de l'illégalité commise ce soir ; c'est-à-dire le marché ouvert sans autorisation du Conseil.

M. Authier admet qu'il n'a pas

convoqué son comité et qu'il a fait ouvrir ce soir le marché. Il se croyait en état de faire la chose, comme président du comité des marchés ; il croit que le rapport qu'il avait à faire ce soir, c'était de dire s'il avait ordonné l'ouverture du marché oui ou non. M. Lussier considère que le conseil se rend ridicule en blâmant l'action de M. Authier.

M. Morison est d'opinion que le président du comité des marchés est à blâmer parce qu'il a violé un règlement en force ; et le marché doit être fermé jusqu'à ce que le Conseil ait pris une décision.

Le marché sera donc fermé vendredi soir.

M. Morison informe le conseil que deux personnes sont disposées à acheter la manufacture Séguin & Lalime pour argent comptant. Il croit que le Conseil devrait nommer un comité pour rencontrer ces deux personnes.

M. Lussier dit que l'idée de M. Morison n'est pas très bonne. Il voudrait que les personnes en question vinsent elles-mêmes rencontrer le Conseil. Il donne pour raison que ces personnes ne sont pas connues et qu'il est dans l'ordre que ce soit eux qui entament des négociations.

M. L. P. Morin propose qu'un comité formé de Son Honneur le maire, M. Morison, M. Duclos et M. Lussier soit formé pour s'entendre avec toutes personnes qui désirent entrer en négociations avec la ville au sujet de la manufacture Séguin & Lalime.

Cette motion secondée par M. Perrault est remportée à l'unanimité.

M. Chenette fait certaines remarques au sujet des travaux dans les chemins. M. Duclos est d'opinion que les travaux devraient être discontinués vu la température froide les travaux que l'on ferait ne seraient peut-être pas durables. Le Conseil est de son opinion.

Le greffier donne ensuite la lecture des comptes et le Conseil s'ajourne en comité.

AUTOUR DE NOUS

(Spécial à LA TRIBUNE)

STE-HELENE, 22.—Si j'écris que le banquet de dimanche soir a été un demi succès, je suppose qu'on me croira sans peine, car le temps maussade qu'il faisait n'était pas de nature à nous emmener de nombreux convives.

Ce sombre jour d'automne avec ciel gris, monotone, n'était pas de nature à décider personne à sortir du logis. Cependant le paroissien qui est animé du zèle ardent de faire marcher les affaires de son église s'était rendu à ces agapes fraternelles et son estomac a dû s'en être bien trouvé car les mets présentés étaient des plus succulents, ajoutons abondants aussi, puisque les visiteurs attendus de l'étranger n'y étaient pas pour prendre leur part du gâteau. Mais, chers voisins d'autour de nous, vous aurez dimanche, s'il fait beau temps, l'occasion de vous reprendre ; vous y êtes cordialement invités. De plus, le bazar sera continué encore quelque temps afin de pouvoir disposer des nombreux et riches objets exposés.

—Si les dernières pluies nous ennuyaient en gâtant notre programme, elles avaient le don de favoriser grandement le laboureur qui a commencé ses guérêts depuis ; donc, il faut être content de ce temps comme il faut ne jamais être trop contrarié par ces mille riens qui nous égratignent quand on veut tout prendre à rebours. Je donne comme exemple les petits accros faits à ma réputation de chroniqueur par mon correcteur d'épreuves qui me fait écrire érable au féminin et

bombarde un général rédacteur du titre pompeux de général. Que diable faire, le mieux est de s'en amuser, car, pour rien au monde, je ne le chicanerai. Vois-tu, aimable lecteur, tu ne sais pas, non, je ne veux pas te dire tous les petits services que me rend ce bon garçon dix fois plus fort que moi en grammaire, ma fichue bête noire !

—Une fine messagère m'est arrivée samedi soir sous forme de carte postale. Partie le 5 octobre du sommet de la Tour Eiffel, elle en porte l'image avec celle d'un coin du beau Paris. C'est l'entrepreneur M. Houle, de Woonsocket, qui envoie par ce canal, à ses amis du Canada, ses cordiales salutations.

Il sera en Italie dans quelques jours et nous reviendra ensuite par la Suisse, la Belgique et la Hollande.

—M. Pierre Leduc, du rang de St-Augustin, nous est revenu d'une promenade moins longue, mais très agréable ; il a visité tout le sud-ouest d'Ontario jusqu'à Détroit.

Des milliers de nos compatriotes sont établis dans ces comtés dont les terres sont d'une étonnante fécondité et favorisées d'un climat moins rigoureux que celui de Québec.

A son tour, Mde Leduc a profité des taux réduits d'une excursion pour aller à Lowell, Boston et Milford, Mass.

Leur gendre, M. Grenon, a vendu, pour cause de maladie, sa terre au jeune D. St-Onge, pour la somme de quatre mille dollars. Aussi, M. Laramé s'est rendu acquéreur de la terre de M. M. Guertin.

—M. Jos. Marin, de St-Simon, était, hier, dans nos parages pour assister à l'écœur de son gendre, M. Boucher, qui s'en va aux Etats-Unis. En même temps, M. Marin a fait l'achat de plusieurs lots de bois qu'il expédiera à la ville où on en a tant besoin.

—Ce matin ont lieu les funérailles de Mme Joseph Brodeur, née A. Tétrault.

—Avant d'aller plus loin dans le récit de mon voyage, je veux consacrer encore quelques lignes aux endroits déjà parcourus.

En traversant le Vermont, le New-Hampshire, le Maine et le Massachusetts, la pensée des pénibles voyages d'exploration faits par Champlain, vers 1620, me revenait en mémoire. Confortablement installé dans un char somptueux, je songeais aux fatigues endurées par le noble fondateur du Canada, dans ses voyages, dont le but était l'agrandissement des domaines de son roi et la propagation de la foi parmi les sauvages qui peuplaient ces vastes solitudes.

Le lac Champlain, la rivière Kennebec, le Mont-Desert et tant d'autres noms sont des vocables qui rappelleront toujours aux générations futures qu'un courageux français ouvrit à la civilisation le pays des bords de l'Atlantique aux grands lacs de l'Ouest que l'immortel LaSalle devait traverser à son tour pour arborer le drapeau de ses pères jusqu'aux bouches du Mississippi, c'est-à-dire sur la moitié d'un continent. Parkman, Bancroft et Fisk, historiens américains, rendent justice et hommage au fondateur de Québec en le proclamant un noble caractère, esprit aussi hardi que cultivé, brave et tendre tout à la fois. Champlain eut aussi le génie de conquérir pour toujours l'amitié de la puissante tribu des Algonquins qui tinrent en respect les premiers aventuriers établis dans les environs de Boston et autres lieux. Ces sauvages pourtant, encore moins cruels que ne le fut l'Iroquois ami des Anglais, ces guerriers furent au temps de Frontenac—1690—de puissants alliés. A cette époque, les gens de la Nouvelle-Angleterre, jaloux du prestige des

Français levèrent contre eux deux puissantes armées.

Dans la région du Massachusetts, on arma deux mille soldats et les vaisseaux, sous la direction de l'amiral Phips firent voile vers le St-Laurent pour faire le siège de Québec. Une autre armée organisée dans les environs de New-York et du Connecticut, partie d'Albany avec l'intention de s'emparer de Montréal. Vaines et téméraires tentatives dont la valeur française eut vite raison. L'armée conduite par Fitz John Winthrop, fils du fondateur de Boston, fut anéantie à peu de frais. Quant à ce pauvre Phips qui eut l'audace de sommer Frontenac d'avoir à lui rendre Québec, on sait la fière réponse du lettré guerrier : " Dites à votre maître " que je lui répondrai par la bouche " de mes canons."

Et il l'eût bonne en effet, car la flotte américaine fut dispersée et bien heureux furent ceux qui échappèrent au naufrage. Non satisfaits de cette victoire, les alliés des Français allèrent porter la guerre jusqu'au pays des Yankees et firent un massacre épouvantable des habitants de Salmon-Fall, Dover, Portland, connu dans le temps sous le nom de *Fort-Loyal*, d'York, sur la rivière Saco, dont les deux tiers des habitants furent brûlés ou écorchés vifs, puis Groton et, enfin, Haverhill, Mass., où eut lieu le dernier massacre, en 1697, l'année bénie où Frontenac débarrassa à jamais le Canada de la fureur des terribles Iroquois qu'il cribla de coups dont ils ne se relèveront plus.

Assez pour aujourd'hui de ces faits historiques. Aussi bien, j'aime mieux m'arrêter à une période heureuse de notre histoire, réservant pour une autre semaine la narration de défaites glorieuses et les pensées inspirées par le souvenir de ces événements qui me hantèrent l'esprit en traversant ce pays si prospère et où tant des nôtres vivent en paix avec les races hétérogènes qui peuplent la Nouvelle-Angleterre.

GUSTAVE.

ST-CHARLES, 22. — M. et Mme Gervais sont de retour, enchantés de leur voyage aux Etats-Unis.

—M. Ernest Langevin vient de vendre l'ancien domaine seigneurial, qu'il avait acquis il y a 18 ans, à Rémi Rémy pour la somme de \$11,500.

—M. Ulric Jarret a acheté la propriété de Rémi Rémy, pour la somme de \$6,850.

—M. J. Galipeau, du Mont St-Hilaire, a acheté la propriété de Ulric Jarret pour \$850.

Plusieurs autres transactions sont en perspective.

—Une grande activité règne dans le moment concernant le commerce des grains et du foin.

Quant à l'industrie laitière, les cultivateurs ont fait autant cette année que les années passées.

—M. Alph. Guertin, vient d'entrer dans sa magnifique résidence qu'il vient de faire construire.

—M. Alex. Rémy entrera dans son nouveau logis la semaine prochaine.

Les anciens logis de ces deux derniers furent incendiés lors du grand feu au mois d'octobre dernier.

Cueilli dans la Tribune, de Woonsocket, R. I. :

La Justice de Biddeford, Me., parle d'un M. Petit, qui est le frère de l'échevin " Little ".

Nous savons mieux que ça. Un citoyen de Woonsocket qui occupe déjà une fonction publique sous le nom de J. B. Brown veut se faire élire pour la législature sous le nom de J. B. Brindamour.

Cola bat quatre as !

CANADA

Sherbrooke, 20.—Les chasseurs qui ont visité nos bois cet automne disent que les noix de toutes sortes sont rares. Ce serait l'indice d'un automne long et d'un hiver sans beaucoup de neige ni beaucoup de froid.

Montmagny, Qué., 17.—Un jeune homme d'une trentaine d'années, du nom de Painchaud, a perdu la vie accidentellement hier matin. Il revenait de la chasse et, en débarquant de son embarcation, son fusil s'embarassa dans quelque chose et partit. Il reçut la décharge en pleine poitrine et est mort quelques minutes après.

Sault Ste-Marie, Ont., 21.—John Griffith, âgé de 27 ans, employé de la Canadian Bridge Co, et Peter Cragen, de Montréal, employé de la même compagnie, ont été attaqués à coups de revolver, hier, par un italien dont le nom est inconnu.

Griffith a succombé à sa blessure mais on pense que Cragen guérira. Le coupable s'est enfui aussitôt après et n'a pas encore été arrêté.

Toronto, 21.—Dr R. A. Pyne, qui vient d'arriver à Toronto d'un voyage en Angleterre et en Irlande, dit qu'avant de quitter Londres, il a été rendre visite à lord Roberts, et que celui-ci lui a manifesté le désir de venir au Canada bientôt. " J'ai promis à plusieurs de mes amis militaires du Canada, a dit lord Roberts, que je leur ferais une visite, et je vais essayer de tenir ma promesse."

Mgr Bruchési a écrit à l'Administrateur du diocèse qu'après une étude sérieuse de la question, il a décidé de refuser l'autorisation aux Sœurs Trappistes de s'établir dans son diocèse ; il y a déjà ici autant d'ordres religieux que nous en pouvons faire vivre. Sa Grandeur a conseillé à la supérieure de l'ordre ainsi qu'à d'autres communautés qui désiraient s'établir ici de s'en aller plutôt dans les provinces de l'ouest s'il leur est nécessaire de laisser la France.

Trois Rivières, 17.—Une aventure peu banale est arrivée à M. O. S. de Carufel, notre libraire bien connu de la rue Notre-Dame, avant de se rendre aux funérailles du juge Bourgeois, l'autre matin, il enleva son gilet contenant sa montre et sa chaîne, ainsi qu'un magnifique lorgnon d'or. Quel ne fut pas son étonnement de constater que la montre, la chaîne et le lorgnon avaient disparu. Il paraîtrait que pendant son absence, un de ses jeunes enfants avait jeté le tout dans les cabinets d'aisance. Croyant que les objets se trouvaient dans la courbe du tuyau on se mit à défaire les closets, mais on ne trouva rien. On sera probablement obligé de démolir le tout jusqu'à l'égout de la rue.

Arthabaskaville, 17. — Laura Beaudoin, âgée de cinq ans, enfant d'Onésime Beaudoin, cultivateur de Ste-Anastasia de Nelson, a été victime d'un bien pénible accident, hier matin. Il était alors 7 heures, lorsque sa mère quitta la maison pour vaquer aux occupations de la ferme.

Cinq minutes étaient à peine écoulées, quand la mère vit apparaître sa petite fille à quelques pas de la maison, couvertes de flammes. A son arrivée dehors, la force du vent aidant, le feu fut activé. La pauvre mère courut à son secours, enveloppa son enfant dans son tablier, essayant de cette manière de la sauver, mais sans succès. Elle eut la présence d'esprit de songer

au danger qui la menaçait elle-même, et laissant la petite, elle prit un seau d'eau à quelques pas de là, et réussit à éteindre les flammes. La petite malheureuse fut transportée à la maison. Ses habits étaient entièrement brûlés et son corps, dans un horrible état. Malgré ses souffrances atroces, la pauvre petite vécut jusqu'à onze heures.

Québec, 22.—On procède aujourd'hui, à la Cour du Banc du Roi, avec le procès de Maxime Fortin, l'auteur du drame sanglant de Cove Fields.

Comme on le sait, Fortin est accusé d'homicide. La semaine dernière, il a eu un procès, mais les jurés furent déchargés, faute de ne pouvoir s'accorder sur un verdict. De là, le nouveau procès commencé.

Les MM. Tarte, de *La Patrie*, de Montréal, les fils de l'Hon. M. Tarte, ex-ministre des Travaux Publics, ont fait l'acquisition du *Mercury*, le plus vieux journal de Québec.

C'est, paraît-il, l'intention des nouveaux propriétaires de faire de ce journal un grand organe anglais de Québec. On dit aussi qu'ils feront subir bientôt, aux bureaux et ateliers du *Mercury*, de grandes améliorations.

Montréal.—Un accident qui aurait pu avoir des suites terribles est arrivé, jeudi, au pont du Grand Tronc, sur le canal Lachine. Une locomotive qui s'en allait à la gare Bonaventure chercher un train de voyageurs, voulut traverser le canal à la suite d'un train du Delaware & Hudson, mais dans l'intervalle on avait ouvert le pont et la locomotive fut précipitée dans le canal. Le mécanicien, Thomas Ferguson, essaya de renverser la vapeur, mais il était trop tard et avec un fracas rendu plus intense par les sifflements aigus de la vapeur, l'énorme machine s'enfonça dans l'eau. On crut d'abord que le mécanicien et le chauffeur s'étaient noyés, mais Ferguson avait pu sauter à temps. Le chauffeur A. Harrot ne fut pas aussi heureux, il n'échappa aux brûlures que pour prendre un bain froid, mais il put regagner sur la berge. Tous deux s'infligèrent des blessures heureusement peu graves. On les a pansés à l'hôpital Général.

Joliette.—Depuis le mois de mars que M. le professeur Louis-Adélaïde Ringet a pris la direction du corps de musique l'Union Musicale, les succès obtenus ont été constants et marqués. Les membres de la fanfare sont assidus aux exercices et le professeur se plaît à les en féliciter et profite de la circonstance pour les encourager dans leur carrière. La preuve des succès obtenus par M. Ringet depuis qu'il est à la tête de la fanfare se trouve dans le fait suivant : La fanfare a par ses concerts et autres séances musicales réalisé la jolie somme de \$648, qui jointe à la somme de \$200, fournie par la corporation de Joliette, forme un total de \$848.00. L'Union Musicale ne manquera pas de continuer d'aussi encourageants débuts.

La population de Joliette applaudit toujours aux succès de nos amis les musiciens et de leur estimé directeur.

Les recettes de l'Union Musicale ont été employées à payer des instruments et des costumes pour les membres.

Vous trouverez un choix immense de Couvertes en laine, Flanellettes, Flanelles, Draps de Dame, Beavers, Friezes, etc., chez

BERGERON & SICOTTE.

Sur 100 livres de papier manufacturées dans le monde entier, 6 seulement servent aux livres.

Comment on guérit l'ivrognerie en Suède

En Suède et en Norvège, lorsqu'un ivrogne est mis en prison, on le traite pendant sa captivité en lui faisant suivre un traitement qui amène, paraît-il, des résultats merveilleux.

Ce traitement consiste à ne servir à l'alcoolique que du pain imbibé dans du vin.

Le pain est mis à tremper dans un bol de vin une heure avant que le repas soit servi.

Le premier jour, l'ivrogne dévore son pain avec délice ; le deuxième jour, il absorbe sa nourriture sans répugnance, mais bientôt il la trouve si éœurante qu'il se détourne dès qu'on la lui présente.

L'expérience a prouvé qu'il suffit généralement de huit ou dix jours de ce régime pour que le vin ou l'alcool devienne odieux au malade.

Une foule de gens deviendraient très sobres à la suite de ce traitement.

Chicago, 21. — Cinq personnes étaient réunies, hier soir, chez Jas Wallace, rue Fulton. On discutait politique, grève de charbon, et socialisme. Des arguments de vive voix on en vint aux coups de poings et aux coups de bouteilles.

L'un des combattants reçut une blessure mortelle et expira peu après. Son nom est Charles Wulff, et n'est âgé que de 27 ans.

Les blessés sont George Bowes, et David Scultz. Les deux autres hommes qui prirent part à cette sanglante querelle, sont Frank Brown, qui a pris la poudre d'escampette, et John Fitzgibbons, que l'on a retenu comme témoin.

Topeka, Kansas, 22.—M. Burton, sénateur du Kansas, est de retour d'Hawaï, où il faisait partie de la commission d'enquête du sénat sur la situation de ce pays.

" Les indigènes d'Hawaï sont de très beaux types d'hommes, s'est-il écrié, malheureusement la situation financière du pays laisse beaucoup à désirer, et cela est dû à ce que plusieurs missionnaires de Boston, venus aux îles Hawaï, ont vendu à leurs habitants trop crédules des billets d'admission pour le ciel et ont reçu en échange de bonnes terres. Un grand nombre d'indigènes, appartenant à la basse classe, ont été volés de cette façon, et il est tout naturel que ceux qui ont été les victimes de ces missionnaires se méfient des Américains."

Londres, 22. — Il y a eu une séance très vive aujourd'hui, à la chambre, au sujet de l'opportunité de fixer un jour pour la discussion des affaires d'Irlande.

Le chef libéral, sir Henry Campbell Bannerman, a de nouveau appuyé la motion de Patrick O'Brien pour qu'une journée fut consacrée à l'Irlande, disant que puisque le Premier Ministre ne voulait pas faire cette concession, sur la simple requête des députés irlandais, il appuie cordialement cette requête, en sa qualité d'Ecossois.

M. Balfour a expliqué qu'il ne pourrait accorder un jour sur la requête de Sir Henry qu'à la condition que la motion prendrait la forme d'un vote de censure contre le gouvernement et qu'elle serait appuyée par l'opposition comme corps.

Le chef libéral a dit que telle n'était pas son intention. Il a refusé de s'identifier à ce point avec les Nationalistes, tout en déclarant fortement, que la requête des députés irlandais devrait être accordée.

Au cours de l'altercation, William O'Brien, T. P. O'Connor et autres ont protesté contre l'attitude insultante de M. Balfour envers les Irlandais, et la discussion s'est close sur cette exclamation de Wm O'Brien :

" Si on ne nous donne pas une journée, nous la prendrons ! "

LES MERES

SOUVENIR DU SIEGE

Ce matin-là, j'étais allé au mont Valérien voir notre ami le peintre B..., lieutenant aux mobiles de la Seine. Justement le brave garçon ne trouvait de garde. Pas moyen de bouger. Il fallut rester à se promener de long en large, comme des matelots de quart, devant la poterne du fort, en causant de Paris, de la guerre et de nos chers absents... Tout à coup mon lieutenant qui, sous sa tunique de mobile, est toujours resté le féroce rapin d'autrefois, s'interrompt, tombe en arrêt, et me prenant le bras :

"Oh ! le beau Daumier !" me dit-il tout bas, et, du coin de son petit œil gris allumé subitement comme l'œil d'un chien de chasse, il me montrait les deux vénérables silhouettes qui venaient de faire leur apparition sur le plateau du mont Valérien.

Un beau Daumier en effet. L'homme en longue redingote marron, avec un collet de velours verdâtre qui semblait fait de vieille mousse des bois, maigre, petit, rougeaud, le front déprimé, les yeux ronds, le nez en bec de chouette. Une tête d'oiseau ridé, solennelle et bête. Pour l'achever, un cabas en tapisserie à fleurs, d'où sortait le goulot d'une bouteille, et sous l'autre bras une boîte de converses, l'éternelle boîte en fer-blanc que les Parisiens ne pourront plus voir sans penser à leurs cinq mois de blocus. De la femme, on n'apercevait d'abord qu'un chapeau cabriolet gigantesque et un vieux châle qui la serrait étroitement du haut en bas comme pour bien dessiner sa misère ; puis, de temps en temps, entre les ruches fanées de la capote, un bout de nez pointu qui passait, et quelques cheveux grisonnants et pauvres.

En arrivant sur le plateau, l'homme s'arrêta pour prendre haleine et s'essuyer le front. Il ne fait pourtant pas chaud là-haut, dans les brumes de la fin novembre ; mais ils étaient venus si vite...

La femme ne s'arrêta pas, elle. Marchant droit à la poterne, elle nous regarda une minute en hésitant, comme si elle voulait nous parler ; mais, intimidée sans doute par les gallons de l'officier, elle aimait mieux s'adresser à la sentinelle, et je l'entendis qui demandait timidement à voir son fils, un mobile de Paris de la sixième du troisième.

"Restez là, dit l'homme de garde, je vais le faire appeler."

Toute joyeuse, avec un soupir de soulagement, elle retourna vers son mari ; et tous deux allèrent s'asseoir à l'écart sur le bord d'un talus.

Ils attendirent là bien longtemps. Ce mont Valérien est si grand, si compliqué de cours, de glacis, de bastions, de casernes, de casemates ! Allez donc chercher un mobile de la sixième dans cette ville inextricable, suspendue entre terre et ciel, et flottant en spirale au milieu des nuages comme l'île de L'upa. Sans compter qu'à cette heure là le fort est plein de tambours, de trompettes, de soldats qui courent, de bidons qui sonnent. C'est la garde qu'on relève, les corvées, la distribution, un espion tout sanglant que des francs-tireurs ramènent à coups de crosse, des paysans de Nanterre qui viennent se plaindre au général, une estafette arrivant au galop, l'homme transi, la bête ruisselante, des cacolets revenant des avant-postes avec les blessés qui se balancent aux flancs des mules et geignent doucement comme des agneaux malades, des matelots halant une pièce neuve au son du fifre et des "hissa ! ho !", le troupeau du fort qu'un berger en pantalon rouge pousse devant lui, la gaule à la main, le chassepot en bandou-

lière ; tout cela va, vient, s'entrecroise dans les cours, s'engouffre sous la poterne comme sous la porte basse d'un caravansérail d'Orient.

"Pourvu qu'ils n'oublient pas mon garçon !" disaient pendant ce temps les yeux de la pauvre mère ; et toutes les cinq minutes elle se levait, s'approchait de l'entrée discrètement, jetait un regard furtif dans l'avant-cour en se garant contre la muraille ; mais elle n'osait plus rien demander de peur de rendre son enfant ridicule. L'homme, encore plus timide qu'elle, ne bougeait pas de son coin ; et chaque fois qu'elle revenait s'asseoir le cœur gros, l'air découragé, on voyait qu'il la grondait de son impatience et qu'il lui donnait force explications sur les nécessités du service avec des gestes d'imbécile qui veut faire l'entendu.

J'ai toujours été très curieux de ces petites scènes silencieuses et intimes qu'on devine encore plus qu'on ne les voit, de ces pantomimes de la rue qui vous coudoient quand vous marchez et d'un geste vous révèlent toute une existence ; mais ici ce qui me captivait surtout, c'était la gaucherie, la naïveté de mes personnages, et j'éprouvais une véritable émotion à suivre à travers leur mimique, expressive et limpide comme l'âme de deux acteurs de Séraphin, toutes les péripéties d'un adorable drame familial.

Je voyais la mère se disant un beau matin :

"Il m'ennuie, ce M. Trochu, avec ses consignes... Il y a trois mois que je n'ai pas vu mon enfant... Je veux aller l'embrasser."

Le père timide, emprunté dans la vie, effaré à l'idée des démarches à faire pour se procurer un permis, a d'abord essayé de la raisonner :

"Mais tu n'y pense pas, chérie. Ce mont Valérien est au diable... Comment feras-tu pour y aller sans voiture ? D'ailleurs, c'est une citadelle ! les femmes ne peuvent pas entrer."

"Moi, j'entrerai," dit la mère, et comme il fait tout ce qu'elle veut, l'homme s'est mis en route, il est allé au secteur, à la mairie, à l'état-major, chez le commissaire, suant de peur, gelant de froid, se cognant partout, se trompant de porte, faisant deux heures de queue à un bureau, et puis ce n'était pas celui-là. Enfin, le soir, il est revenu avec un permis du gouverneur dans sa poche... Le lendemain on s'est levé de bonne heure, au froid, à la lampe. Le père casse une croûte pour se réchauffer, mais la mère n'a pas faim. Elle aime mieux déjeuner là-bas avec son fils. Et pour régaler un peu le pauvre mobile, vite, vite on empile dans le cabas le ban et l'arrière-ban des provisions de siège, chocolat, confitures, vin cacheté, tout jusqu'à la boîte, une boîte de huit francs qu'on gardait précieusement pour les jours de grande disette. Là-dessus les voilà partis. Comme ils arrivaient aux remparts, on venait d'ouvrir les portes. Il a fallu montrer le permis. C'est la mère qui avait peur... Mais non ! Il paraît qu'on était en règle.

"Laissez passer !" dit l'adjudant de service. Alors seulement elle respire : "Il a été bien poli, cet officier." Et lesté comme un perdreau, elle trotte, elle se dépêche. L'homme a peine à lui tenir pied : "Comme tu vas vite, chérie !" Mais elle ne l'écoute pas. Là-haut, dans les vapeurs de l'horizon, le mont Valérien lui fait signe : "Arrivez vite... il est ici." Et maintenant qu'ils sont arrivés, c'est une nouvelle angoisse. Si on ne le trouvait pas ! S'il allait ne pas venir ! Soudain, je la vis tressaillir, frapper sur le bras du vieux et se redresser d'un bond... De loin, sous

la voûte de la poterne, elle avait reconnu son pas.

C'était lui. Quand il parut, la façade du fort en fut tout illuminée.

Un grand beau garçon, ma foi ! bien planté, sac au dos, fusil au poing... Il les aborda, le visage ouvert, d'une voix mâle et joyeuse : "Bonjour, maman."

Et tout de suite sac, couverture, chassepot, tout disparut dans le grand chapeau-cabriolet. Ensuite le père eut son tour, mais ce ne fut pas long. Le cabriolet voulait tout pour lui. Il était insatiable.

"Comment vas-tu ?... Es-tu bien couvert... Où en es-tu de ton linge ?"

Et, sous les ruches de la capote, je sentais le long regard d'amour dont elle l'enveloppait des pieds à la tête, dans une pluie de baisers, de larmes, de petits rires ; un arrière de trois mois de tendresse maternelle qu'elle lui payait tout en une fois. Le père était très ému, lui aussi, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Il comprenait que nous le regardions et clignait de l'œil de notre côté comme pour nous dire : "Excusez-la... c'est une femme."

Si je l'excusais ! Une sonnerie de clairon vint souffler subitement sur cette belle joie.

"On rappelle... dit l'enfant. Il faut que je m'en aille."

—Comment ! tu ne déjeunes pas avec nous ?

—Mais non ! je ne peux pas... Je suis de garde pour vingt quatre heures, tout en haut du fort.

—Oh ! fit la pauvre femme ; et elle ne put pas en dire davantage.

Ils restèrent un moment à se regarder tous trois d'un air consterné. Puis le père, prenant la parole :

"Au moins emporte la boîte," dit-il d'une voix déchirante, avec une expression à la fois touchante et comique de gourmandise sacrifiée. Mais voilà que, dans le trouble et l'émotion des adieux, on ne la trouvait plus cette maudite boîte ; et c'était pitié de voir ces mains fébriles et tremblantes qui cherchaient, qui s'agitaient ; d'entendre ces voix entrecoupées de larmes qui demandaient : "La boîte ? où est la boîte ?" sans honte de mêler ce petit détail de ménage à cette grande douleur. La boîte retrouvée, il y eut une dernière et longue étreinte, et l'enfant rentra dans le fort en courant.

Songez qu'ils étaient venus de bien loin pour ce déjeuner, qu'ils s'en faisaient une grande fête, que la mère n'en avait pas dormi de la nuit ; et dites-moi si vous savez rien de plus navrant que cette partie manquée, ce coin de paradis entrevu et refermé tout de suite si brutalement.

Ils attendirent encore quelque temps, immobiles à la même place, les yeux toujours cloués sur cette poterne où leur enfant venait de disparaître. Enfin l'homme se secoua, fit un demi-tour, toussa deux ou trois coups d'un air très brave, et sa voix une fois bien assurée :

"Allons ! la mère, en route !" dit-il tout haut et fort gaillardement. Là-dessus il nous fit un grand salut et prit le bras de sa femme... Je les suivis de l'œil jusqu'au tournant de la route. Le père avait l'air furieux. Il brandissait le cabas avec des gestes désespérés... La mère, elle, était plus calme. Elle marchait à ses côtés la tête basse, les bras au corps. Mais par moments, sur ses épaules étroites, je croyais voir son châle frissonner convulsivement.

ALPHONSE DAUDET.

Il y a 120,000 mineurs en grève, en France, sur un total de 162,000. Les autres persistent à vouloir travailler et se battent chaque jour avec les grévistes.

VOS CHEVEUX TOMBENT-ILS ? AVEZ-VOUS DES PEAUX MORTES ? VOS CHEVEUX SONT-ILS GRIS

Le Restaurateur des Cheveux de Robson

EST LE REMÈDE QUI CONVIENT A VOTRE CAS.

En vente, en gros et en détail, chez, J. H. E. BRODEUR, Pharmacien

ST-HYACINTHE



Préparation sans égal pour augmenter la fraîcheur, l'éclat et la beauté du teint. Blanchit et parfume la peau, l'entretient souple, dissipe les boutons, éruptions, taches de rousseur, etc.

PREMIER PRIX 25 Cents
Franco par la Poste

ADRESSE :
La Cie Chimique Orientale, Montreal, Que., Can.

G. H. Henshaw, Jr.

Agent General d'Assurance.

Vie : Confederation Life Ass. Co.
Fen : North British & Mercantile,
"Norwick Union Association Co,
"Atlas Insurance Company.

Déménagement

Simard & Godbout

Ancienne place de J. D. Renaud

No 210 Rue Cascades,

ST-HYACINTHE

Meubles de Salon, Boudoir, Salle à Diner, Chambre, etc.

Meubles sur commande.

Réparations faites avec goût.

L. A. MASSE, COURTIER D'ASSURANCE

Vie : North American Life Assurance Co.

Fen : Scottish Union and National Insurance Co.

Accidents : Ocean Accident & Guarantee Corporation Ltd.

The International Registry Co.

Bureau : Batisse de la Banque des Cantons de l'Est, rue Girouard,

ST-HYACINTHE.

Telephone Be!



50 YEARS' EXPERIENCE

TRADE MARK DESIGNS & C. COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 per year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Embaumement

M. Jos. Cormier, entrepreneur de pompes funèbres, informe le public qu'il vient de passer avec distinction au Collège d'Embaumement de la Puissance du Canada, où il a obtenu un diplôme, par lequel il est autorisé à faire l'embaumement des corps.

M. Cormier possède tous les instruments et accessoires nécessaires et sera prêt à toute heure à donner ses services comme embaumeur soit à la ville, soit à la campagne. Ses prix sont des plus modiques

Nos marchandises d'automne étant toutes arrivées, c'est le bon temps de venir nous voir pour vos achats.

TRAHAN & McNULTY.

Enseigne de la Boule Rouge

LA TRIBUNE est publiée et imprimée par A. Denis, domicilié en es cité et district de St-Hyacinthe. Ce journal est imprimé en des rus Mondor et William, cité de St Hyacinthe

Avis Public

Conformément à l'avis qu'il en a été donné vendredi dernier, M. Gemme propose, secondé par M. Chenette, d'amender le règlement No. 10 en ses paragraphes 17 et 18 en ajoutant après les mots "trottoirs" ceux de "ou bordures longeant tels trottoirs."

Résolu unanimement. Résolution tirée des minutes officielles de la dernière séance du Conseil de Ville.

Cette résolution a été faite dans le but de protéger les terrasses qui longent les trottoirs. Les personnes qui les détérioreront de quelque manière que ce soit seront passibles d'une amende de \$20. 4f.

Rhumatisme!

OXYDONOR a guéri des milliers de cas de rhumatisme aigu et chronique.

OXYDONOR fait absorber abondamment l'oxygène de l'air, chasse les maladies du corps et procure la santé, la vigueur et la force.

UN OXYDONOR SUFFIT POUR TOUTE UNE FAMILLE ; un foies acheté ne coûte pas plus. Vous n'avez rien à avaler. Vous n'avez rien à payer aux médecins ou aux pharmaciens. Avec du soin, OXYDONOR durera toute votre vie.

Hospicio St-Joseph, Trois-Rivières, Qué., 19 Jan 1901

Dr H. Sanche, Montréal, P. Q. Monsieur—Votre lettre m'est venue pendant mon absence, c'est pourquoi j'ai tant retardé à vous répondre. J'aime à vous dire que je me suis bien trouvé de l'usage d'Oxydonor, il a eu la vertu de faire disparaître mes rhumatismes, ma bronchite, la maladie de la peau, et la maladie du foie. N. O. LARUE, Ptre.

Nous enverrons gratuitement renseignements, prix et certificats de guérison aux personnes qui en feront la demande.

Dr H. Sanche & Co,

2268 rue Ste-Catherine,

MONTREAL, QUE.

M. A. Connell,

agent à St-Hyacinthe.

L.P. MORIN & FILS

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE

PORTES, CHASSIS,

JALOUSIES, MOULURES

DECOUPIAGES, ET

Spécialité :

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

AUSSTI.

Assortiment complet de

BOIS DE SCIAGE.

Séchés à la vapeur, préparés et bruts!

Bois de Charpente,

Bardeaux, etc.

Tout ouvrage fait promptement.

Satisfaction garantie.

Coin des rues...

St-Antoine et St-Joseph

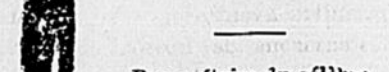
St-Hyacinthe

LA COMPAGNIE

d'Eau Minérale

ST-HYACINTHE

Propriétaire du célèbre



PILSENER

ET MANUFACTURIÈRE DE

SODAS, GINGER ALE, ROOT BEER, GINGER BEER, CLARE CHAMPAGNE, Etc.,

FEUILLETON

LES DEUX RIVALES

Lorsque Bertignolles se présenta le matin, vers neuf heures, pour parler à Marie Rose, il lui fut répondu par Martine que la jeune fille était sortie et ne rentrerait que pour déjeuner.

—Je reviendrai à midi, fit Bertignolles.

Et, en effet, il sonnait de nouveau à midi. On le fit entrer dans la salle à manger. C'était, avec la chambre à coucher de Marie-Rose, la seule pièce qui fût meublée dans l'appartement.

Marie-Rose le reçut avec crainte. Que venait faire chez elle le père de Jenny ?

Sur la table, une nappe très blanche et un seul couvert. Martine entra et sortait. Elle se pencha et dit à l'oreille de sa maîtresse :

—J'ai acheté une côtelette aujourd'hui mais je ne la mettrai sur le feu que quand ce monsieur sera parti.

Bertignolles avait entendu. Il sourit amicalement.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de me présenter à l'heure de votre déjeuner, mais ne vous gênez pas pour moi et ne vous retardez pas surtout. Nous causerons tout aussi bien pendant que vous mangerez.

—Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

—Mademoiselle, vous avez écrit à ma fille ?

—Oui, monsieur, pour lui demander si elle m'avait remplacée comme maîtresse de piano, et dans le cas où elle ne l'aurait point fait encore, je la priais de vouloir bien me reprendre.

—Vous pouvez revenir, mademoiselle.

—Merci, monsieur.

—Aux mêmes heures qu'autrefois, sans doute ?

—Je m'entendrai pour cela avec Mlle Jenny.

—Je désirerais pourtant vous demander pourquoi vous nous aviez quittés et comment il se fait que vous aviez disparu pendant près de deux mois. Excusez mon indiscrétion. Elle est toute naturelle, puisqu'il s'agit de ma fille.

—Je vous comprends et vous approuve de m'interroger.

—Alors ?

—J'avais été placée comme lectrice, comme compagne, auprès de la marquise de Soulaimes, qui est aveugle, pour remplacer sa petite-fille sur le point de se marier.

—Et cette situation vous a été retirée, je le vois.

—Oui, monsieur, dit Marie-Rose, rougissant un peu.

—Puis-je connaître les motifs ?

—Des revers de fortune... ont obligé le marquis de Soulaimes à diminuer ses dépenses. Le mariage de sa fille se trouve momentanément retardé, et ma présence auprès de la marquise n'était plus aussi nécessaire.

—Et c'est tout ?

—Oui, monsieur, dit-elle, en le regardant avec crainte.

—Je connais, en effet la gêne momentanée du marquis.

—Plus que de la gêne, monsieur, la ruine, presque la misère.

—Oh ! oh ! la misère, voilà un bien gros mot.

—Il est exact, monsieur, et sans exagération.

—Mais cette famille est nombreuse. Elle a des amis.

—Oh ! monsieur, les amis sont rares dans le malheur.

—Il y a des de Soulaimes dans le Nord, en Bretagne, partout.

—Ils sont pauvres.

—Un homme qui porte un nom comme celui-là, mademoiselle, n'est jamais en peine de se marier. La marquise a deux fils. Laurent est jeune. S'il trouve quelque héritière il se dévouera. Et dans la situation désespérée où se trouve la famille, c'est le seul moyen de salut, à mon avis.

—Se marier ! Laurent... Monsieur Laurent de Soulaimes marié !

—Oui. Est-ce qu'il le serait déjà, par hasard ?

—Non, non.

Elle était devenue très pâle et toute tremblante. Elle faisait tous ses efforts pour contenir la soudaine émotion que ce seul mot avait jetée dans son âme. Elle considérait Bertignolles avec effarement. On eût dit qu'elle voyait en lui le messager d'une mauvaise nouvelle.

Un instant elle crut que cet homme connaissait son secret d'amour ; mais elle réfléchit bien vite que cela était impossible. Comment l'eût-il appris ? Par qui ?

Laurent gardait ce doux mystère au fond de son cœur. Bertignolles ne connaissait pas le marquis et la marquise de Soulaimes. Et Jenny savait, en effet, Marie-Rose amoureuse, mais elle ignorait le nom du jeune homme aimé par sa maîtresse de piano. Elle ne savait pas qu'elle avait une rivale en Marie-Rose.

Elle se tranquillisa. Bertignolles parlait donc de la famille de Soulaimes et du mariage possible de Laurent sans idée préconçue. Mais ce simple mot de mariage ainsi jeté dans la conversation ne l'en avait pas moins profondément troublée comme une menace lointaine, au grondement imperceptible encore, mais qu'un coup de vent abattrait peut-être quelque jour sur sa tête.

Bertignolles comprenait admirablement cette émotion.

—Oui, reprit-il avec insouciance, le moment est terrible pour ces pauvres gens. Et je ne sais vraiment pas comment ils sortiront de cette détresse. Il faudrait un miracle, à défaut de ce mariage, car le mariage, lui arrangerait tout... sauverait la famille de la ruine et de la misère ; ce n'est rien, quand on peut toujours marcher la tête haute, mais c'est qu'il y a la honte, le déshonneur public.

—La honte ? le déshonneur ? dit-elle effarée.

—Mais oui. Dans quelques jours il sera impossible à M. de Soulaimes de faire face à ses paiements. Son nom sera protesté, il aura beau faire. Il a fondé une société avec l'appui de commanditaires qui lui refusent de l'argent, je le sais, ou qui peut-être n'en ont plus à lui donner. Le bilan sera déposé. Mais la comptabilité sera reconnue irrégulière.

—Comment le savez-vous ? dit-elle, méfiante.

—Tout le monde s'y attend. La chose est de notoriété publique. Alors les créanciers et le liquidateur judiciaire déposeront une plainte en banqueroute frauduleuse contre le marquis. Et c'est la cour d'assises... .

—Mon Dieu, mon Dieu ! murmura Marie-Rose.

Bertignolles se leva pour sortir.

—Ah ! il est temps que le miracle se fasse, car si ces pauvres diables ne trouvent pas d'argent à bref délai, ils sont perdus.

Et changeant de conversation, sans plus revenir sur ce mot de mariage qui sonnait encore dans les oreilles de Marie-Rose comme le glas de son bonheur :

—Ainsi, mademoiselle, c'est entendu. Vous reprendrez quand vous le voudrez vos leçons auprès de ma fille.

Il sortit, la laissant préoccupée, presque épouvantée.

—Laurent les sauverait en faisant un riche mariage !

Voilà le mot qui revenait sans cesse à ses lèvres, l'idée qui maintenant allait hanter son cerveau. Et sans doute quelque chose lui cria, en son pauvre cœur plaintif, que son Laurent était perdu pour elle, car elle se cacha la tête dans les mains et se mit à pleurer.

Martine, ayant vu partir le visiteur, apportait la côtelette.

—Eh bien ! mademoiselle, eh bien ! Qu'est-ce qu'il y a ? Cet homme vous a fait du chagrin ? Ça m'étonne, car il a l'air d'un brave monsieur bien doux et bien comme il faut !

—Ce n'est rien, Martine, dit la douce Marie en essuyant ses yeux.

Pendant ce temps-là, Bertignolles descendait l'escalier. Il se frottait les mains. Il n'avait pas perdu la journée. Partout, de tous les côtés, se dressaient les fils de son astucieuse intrigue. Rien, jusqu'alors, n'était venu jeter d'obstacles dans ses projets. Tout avait réussi au gré de ses desirs. Et il souriait, confiant dans sa puissance, dans sa dissimulation, dans sa haine.

Bertignolles tira sa montre. Il n'était pas encore deux heures. C'était à deux heures qu'il avait donné rendez-vous à Laurent. Et en effet, à l'hôtel, il trouva le jeune homme qui l'attendait.

—Partons, dit le maître.

Et tout à coup se ravisant :

—Au fait, voulez-vous me permettre d'emmener Jenny ? Cela lui sera une distraction. Et puis, vous la présenterez à votre mère, à votre frère, à sa fille... .

Le maître eut presque à se repentir de ce qu'il venait de dire là. Laurent se taisait, le cœur battant, comme s'il venait de recevoir une brusque secousse. Pourquoi Bertignolles lui faisait-il cette proposition ?

Et les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux. Mais le père de Jenny était souriant comme toujours. Rien en lui ne trahissait une arrière-pensée. Même il dit :

—Cela vous déplaît ? N'en parlons plus ! Je vous en prie, mon cher enfant, une fois pour toutes, ne vous gênez donc jamais avec moi. Je ne suis pas, vous le savez, très au courant de votre civilisation parisienne. Je suis resté un peu sauvage. Excusez-moi !

Laurent craignit d'avoir offensé ce père dans son ardente affection pour sa fille.

Puis, ce qu'il avait demandé n'était-il pas très naturel ? D'où vient que Laurent s'en était ému ? Refuser, c'était froisser ce brave homme dans ce qu'il avait de plus noble et de plus cher... et le froisser au moment même où il allait sauver l'honneur à sa famille, la vie à son frère.

Laurent se reprocha son mouvement comme une mauvaise action.

—Je veux présenter Mlle Jenny à ma mère, dit-il.

—Non, non, n'en parlons plus, vous dis-je.

—Monsieur Bertignolles, ne m'obligez pas à rougir de ma sottise et injurieuse hésitation.

—Vous le voulez ?

—Je vous en prie.

—Soit donc. Et merci, mon cher Laurent, merci pour elle !

Un quart d'heure après, la jeune fille, joyeuse, toute riante dans sa fourrure, sautait en voiture auprès d'eux.

VII

Malgré son sang-froid, ce ne fut pas sans un battement de cœur que Bertignolles mit le pied dans cette maison de Nogent. Il y entra comme un sauveur. Lorsque la grille s'ouvrit et qu'il traversa la cour le long de laquelle étaient les pavillons des bureaux, il demanda

à Laurent avec curiosité :

—Où donc s'est commis le crime ?

Laurent, d'un geste silencieux, montra le bureau de la caisse. Ils entrèrent. Le comte fit pénétrer Bertignolles et Jenny dans un petit salon d'attente qui se trouvait au rez-de-chaussée.

—Je vais prévenir mon frère de votre visite, dit-il, et lui dire quel en est l'objet.

—Faites comme vous l'entendez.

Quelques minutes après, le marquis recevait Bertignolles dans son cabinet, pendant que Laurent conduisait Jenny auprès de sa mère à laquelle il la présentait. Puis il laissait sa mère et Jenny ensemble et allait retrouver Bertignolles. Celui-ci, avec sa franchise de brave homme rond en affaires, était entré d'un coup dans la question.

—Monsieur de Soulaimes, votre frère vous a dit sans doute ce qui m'amène !

—En quelques mots, oui, et si rapidement que vous m'en voyez encore tout surpris et troublé.

—Tout doux, tout doux, ne vous montez pas la tête, fit Bertignolles. Je ne viens pas ici comme un ange qui descend des cieux pour vous apporter la fortune. Je suis un commerçant, moi, un homme d'argent avant tout. Les affaires sont les affaires, en France comme en Amérique. Et c'est une affaire, tout bonnement, que je viens traiter avec vous. De cette façon, point de reconnaissance ni d'un côté ni de l'autre. Nous sommes deux associés voilà tout.

—Le mot ne changera rien à la chose, monsieur, dit le marquis avec noblesse. L'homme qui vient aujourd'hui, dans la situation désespérée que je traverse, m'apporter le secours de sa confiance et de sa fortune, ne sera jamais un associé pour moi... .

Et tendant les mains à Bertignolles spontanément :

—Ce sera un ami, un bienfaiteur.

Le maître eut un petit frisson d'orgueil. Et il ferma les yeux pour qu'on ne vit pas la joie suprême de son regard. Laurent revenait à ce moment.

—Je connais votre situation, monsieur, dit Bertignolles, Laurent a eu soin de me l'expliquer. Est-elle absolument sans espoir ?

—Hélas !

—Ce que je voudrais, dès lors, c'est étudier avec vous les affaires de votre fabrique. Mes conseils vous seront peut-être bons à quelque chose ; j'ai une grande expérience qui se porte un peu sur tous les genres d'industries. J'ai fait de tout, dans ma vie. Lorsque je me serai mis, grâce à vous, au courant, nous nous entendrons ensemble sur le capital qui vous manque pour vous remettre à flot. J'aime à me rendre compte, je suis méticuleux... Combien de jours pouvez-vous durer encore ?

—Je suis à bout de ressources et si, dans un mois, je n'ai pas trouvé une aide quelconque... .

—Un mois... c'est trop... dans une huitaine de jours je serai au courant de vos affaires. J'en aurai vu le point faible, et ma bourse vous sera ouverte. Vous le voyez donc bien... Ce n'est pas un prêt que je vous fais, mais une association que je vous offre.

—Ma reconnaissance reste la même, car vous m'aurez sauvé la vie et, ce qui m'est plus cher, l'honneur.

—J'en serai ravi pour vous qui me plaisez et pour Laurent que j'aime beaucoup et à qui j'ai déjà eu l'occasion de rendre quelques services.

—Je le sais, monsieur, et au nom de toute notre famille, merci !

—Quand vous reverrai-je ?

—Prenez votre jour, je me tiens à votre disposition.

—Demain et les jours suivants.

Et maintenant, je voudrais rejoindre ma fille.

Ils sortirent tous trois. Bertignolles cachait mal son triomphe.

—Dans un mois, se dit-il, il faut que Jenny soit la femme de Laurent. Un mois, c'est plus qu'il n'en faut.

Dans le salon du premier étage, Jenny causait avec l'aveugle. Et doucement, après quelques phrases insignifiantes, le nom de Laurent, jeté dans la conversation, avait fondu la glace entre elles.

Jenny racontait comment son père l'avait connu, au cercle. Elle dit ce qu'elle savait, les rares visites du jeune homme à l'hôtel, sa noble conduite dans la mine de Sans-Souci où il avait voulu travailler comme ouvrier avant de prendre possession du poste que lui avait offert Bertignolles.

Sa voix se faisait plus tendre encore chaque fois qu'elle prononçait le nom de celui qu'elle aimait tant. Et elle dit à l'aveugle combien elle était heureuse d'être riche puisque cela permettait à son père de réparer, en aidant la maison de Soulaimes, une cruelle injustice.

La marquise l'écoutait avec bonheur. N'était-ce pas le salut, pour Michel ? Et l'espoir de jours meilleurs entraînait dans la maison de Nogent apporté par une jeune fille qu'elle devinait charmante et bonne.

Mais, au fur et à mesure qu'elle l'écoutait ainsi parler, chaque fois qu'elle entendait ce nom de Laurent revenir sur ces lèvres qu'elle ne pouvait voir mais qu'elle devinait si pures et si fraîches, l'aveugle était frappée de l'émotion de la voix, qui se faisait tremblante, sans doute parce que le cœur battait.

Un vague doute pénétrait dans l'âme de l'infirme. Elle prit les mains de Jenny, de Jenny sans défiance. Et elle aussi, la mère, parla de Laurent. Elle dit que c'en était fini de sa jeunesse orageuse et que sa vie désormais ne montrerait plus que de nobles et fiers exemples.

Elle paria longtemps, et à dessein, bien souvent, elle redisait, elle aussi, le nom aimé de son fils. Elle disait que malgré tout, Michel avait continué quand même de chérir son frère ! On avait pardonné à l'enfant gâté, coupable, à l'enfant prodige qui rentrait au foyer maternel.

Jenny, souriante, heureuse, buvait ses paroles. Elle ne s'apercevait pas qu'elle serrait étroitement dans ses doigts les mains de l'aveugle, distraite par ce qu'elle entendait, et toute à son cœur. Et sans réfléchir, dans la naïveté de son âme, qu'elle livrait ainsi le secret de sa tendresse, elle dit tout à coup lorsque l'aveugle se tut :

—Encore ! Encore !

La marquise laissa retomber les mains de l'enfant. A ce moment ses deux fils entraient au salon, accompagnant Bertignolles.

—Mère, dit le marquis, je n'ai pas voulu que M. Bertignolles quittât notre maison sans être venu auprès de vous.

—Monsieur, dit l'aveugle, Laurent m'a dit tout à l'heure pourquoi vous étiez. C'est Dieu qui vous conduit, acheva-t-elle d'une voix tremblante, car nous étions bien malheureux.

Elle tendit ses mains au hasard. Bertignolles les prit et les serra.

—C'est vous, monsieur, qui aurez ramené la joie dans cette maison. Elle vous est ouverte... toute grande... à vous et à cette enfant que je ne puis voir, mais que je devine charmante et dont la voix m'a délicieusement émue.

Le soir, le marquis et l'aveugle se trouvaient seuls. Ils parlaient de Bertignolles. Il y avait si longtemps qu'ils étaient désespérés ! Ils s'étaient vus abandonnés de tout le monde, avec tant de cruauté, que

L'arrivée de cet inconnu dans leur vie les réchauffait pour ainsi dire.

—Ah ! mère que je suis heureux ! disait le marquis, enfiévré par l'espérance.

—Dis-moi, Michel, as-tu bien regardé Jenny ?

—Certes.

—Comment est-elle ?

—Une adorable fille et admirablement belle. Mais pourquoi, mère ?

—Parce que, fit la marquise à voix basse, cette enfant aime Laurent de toutes ses forces.

—Mais qui donc vous l'a dit ?

—Elle ne se défait pas de moi, puisque je suis aveugle. Et je n'ai pas eu de peine à le deviner... va. Elle l'aime !

Elle se tut. Ils restèrent silencieux, traversés par les mêmes pensées. De cet amour, sans doute, était née la sympathie de Bertignolles pour Laurent et pour sa famille.

Et alors, en eux, un avenir à peine possible, entrevu maintenant qu'était-ce que ce Bertignolles ? Et s'il n'y avait, en sa vie, rien de condamnable, rien de répréhensible, pourquoi Laurent n'épouserait-il pas Jenny ?

Bertignolles revint les jours suivants. Il examinait avec Michel la situation de la fabrique, semblant y trouver un énorme intérêt, au fond très indifférent. Au bout de deux ou trois jours, il prit Michel à part :

—J'en connais assez, par les choses que j'ai vues, par celles que vous m'avez dites, pour savoir que vous êtes au bord d'un abîme. Un souffle vous y ferait tomber.

—Je ne vous avais donc pas menti, dit tristement le marquis.

—C'est vrai.

—Et puis-je toujours compter sur votre intervention ?

—Vous le pouvez.

Michel lui serra énergiquement les mains.

—Oui, reprit Bertignolles avec un léger tremblement dans la voix, vous le pouvez... Cependant...

—Cependant ? interrogea Michel inquiet.

—Laissez-moi tout vous dire.

—Quelles que soient vos conditions, ne savez-vous pas que je suis à les accepter.

—Que parlez-vous de conditions ? Il ne peut me venir à la pensée de vous en imposer aucune. Je veux simplement vous mettre au courant d'une situation que vous ignorez sans doute...

Et il s'arrêta. Il était, en dépit du calme de sa figure, extrêmement ému. Il lui fallait tout son courage pour dissimuler.

N'allait-il pas aborder la redoutable question, celle pour laquelle il vivait depuis si longtemps, dont la solution satisfaisait sa haine et son orgueil d'une part, en même temps qu'elle consacrerait le bonheur de Jenny ? Il se décide enfin.

—Ma fille aime votre frère, monsieur de Soulaimes, et si vous y consentiez, l'association que je vous offre deviendrait beaucoup plus étroite puisqu'elle pourrait être un lien de parenté.....

—M. Bertignolles !.....

—Ne vous hâtez pas de me répondre !

Et avec un regard toujours souriant, soulignant quand même ses paroles pour bien faire comprendre que si ce mariage ne se faisait point, Michel devrait renoncer à l'aide promise, l'aide si précieuse qui le sauverait d'un désastre et lui épargnerait un déshonneur.

—Non, ne vous hâtez point. Il se pourrait qu'au premier moment vous fussiez tenté de me refuser. Vous me connaissez si peu ! sans réfléchir que... plus tard... vous le regretteriez peut-être !

—Je n'ai ni à accepter ni à refuser, monsieur, mon frère est libre.

—Oui, mais votre volonté, celle

de votre mère, influeraient beaucoup sur la sienne.

—Je ne refuse pas de lui en parler.

—Soyez prudent !

Et s'asseyant, soulagé, respirant avec force.

—Avant toutes choses, cependant je tiens à vous dire qui je suis et de quelle façon j'ai gagné l'énorme fortune dont la possession me vaut, aujourd'hui, monsieur de Soulaimes le bonheur de vous obliger.

Le marquis eut un geste de protestation, comme s'il avait voulu l'empêcher.

—Non, non, j'y tiens absolument dit le maître. Je veux que vous sachiez que, malgré mes aventures, j'ai toujours mis au premier rang de tous mes actes le culte du devoir et de l'honneur.

Et il parla longuement de lui. Il raconta qu'il n'avait jamais connu sa famille, mais qu'il savait pourtant qu'elle était d'origine française, établie depuis plusieurs générations au Canada. Il voulait dissiper les soupçons possibles, si quelque jour, la marquise Françoise, au souvenir de son nom, se rappelait tout à coup le valet de chambre, père de Bertignolles, voleur et condamné.

Il s'étendit avec beaucoup de détails sur ses débuts pénibles, puis sur les différents métiers qui l'avaient conduit à la fortune. Quand il eut fini, il ajouta avec une dignité triste :

—Maintenant, monsieur le marquis, l'homme qui vient de vous ouvrir son cœur est prêt à donner à votre frère sa fille, la créature qu'il aime le plus au monde, la seule qu'il ait jamais aimée, trésor de bonté, de grâce, et merveille de beauté.

Et se levant, il salua, sans souligner ni d'un regard, ni d'un geste, la menace discrète contenue dans ses dernières paroles :

—Avant de revenir ici, j'attendrai votre décision !

Mais Laurent aimait Marie-Rose ! dès lors, que faire ! Marie-Rose apparaissait peu à peu comme une ennemie ! comme un obstacle ! Cet obstacle, comment l'écarter ?

(A continuer)

ETATS-UNIS

On vient de commencer, à New-York, le second procès, pour meurtre, du jeune Roland Molineux, étudiant en médecine, accusé du meurtre de madame Adams.

Son père, le colonel Molineux, est un millionnaire qui est en frais de dépenser toute sa fortune pour sauver la tête de son fils.

Butte City, Montana, 21.—Une affaire de femme a causé un nouvel assassinat à Butte City. J. W. Kelley, rédacteur de l'Inter-Mountain, dans un accès de jalousie, a, dimanche matin, tiré sur un de ses amis, le docteur H. A. Coyley ; la balle s'est logée dans l'épine dorsale, vers les vertèbres supérieures. La moelle épinière est certainement lésée et la paralysie, après avoir envahi tout le côté gauche, gagne rapidement le côté droit.

La condition du docteur Coyley est très critique et si sa faiblesse empêche une opération nécessaire ce sera la mort à brève échéance. Son médecin, le Dr Hansen, tentera de localiser et d'extraire la balle, dimanche prochain, mais le résultat n'en sera pas meilleur : Coyley ne pourra jamais marcher, même avec l'aide de béquilles.

Le docteur Coyley, fera, devant un magistrat, une déclaration pleine et entière de tout ce qui est arrivé. En attendant la femme est introuvable.

Le blessé est né à Beauharnois et

a fait ses études médicales à l'Université Laval.

Mount-Pleasant, Mich., 16—Archie Woodin, a tué, aujourd'hui, son beau-père et sa belle-mère, M. et Mme Joseph Gulick, son propre enfant âgé d'un an, et a tenté de se tuer lui-même. Sa blessure n'est pas mortelle. La tragédie a eu lieu à la ferme Gulick, près d'ici. Woodin et sa femme s'étaient querellés et cette dernière s'était réfugiée chez ses parents. Aujourd'hui, Woodin est allé chez son beau-père pour ramener sa femme ou son enfant, et a eu une altercation avec Gulick. On suppose qu'il a alors tiré sur son beau-père et l'a tué ; qu'il a ensuite attaqué Mme Gulick et lui a coupé la gorge avec un couteau puis a tué le bébé.

B. de P. 238. Bell Tel. 291

Hudon & Augustin

Mécaniciens

Engins. Souffloires,
Machineries pour Moulins à Scie,
Etc., Etc.

Spécialité :
Fabricants de (Dies) Emporte-Pièce.

Réparations de Centrifuges et toutes Machines de Fromageries et Beurrieres.

1 Rue St-Hyacinthe,
ST-HYACINTHE, P. Q.



DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription "Soumission pour Salle d'Exercices Militaires de London," seront reçues à ce bureau jusqu'à vendredi, le 7 novembre inclusivement, pour la construction d'une salle d'exercices militaires à London, Ont.

Les plans et devis pourront être vus au bureau de MM. Moore et Henry, architectes, London, ainsi qu'au ministère des Travaux Publics, Ottawa.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes ; aucune autre formule de soumission ne sera prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté, par une banque incorporée, pour une somme égale à dix pour cent (10 p.c.) de son montant et fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics. Ce chèque sera confisqué, si le soumissionnaire dont l'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'exécute pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GÉLINAS,
Secrétaire
Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 17 octobre 1902

N. B.—Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressément autorisée par le ministère. 2 f.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné et portant la suscription, "Soumissions pour orisoglace à Richmond," seront reçues à ce bureau jusqu'à vendredi, le 7 novembre inclusivement, pour la construction de quatre brise-glaces à Richmond, comté de Richmond, P. Q.

Les plans et devis pourront être vus au bureau de M. Ph. Béland, commis des Travaux, bureau de Poste, Québec ; au bureau du maître de Poste de Richmond, P. Q., ainsi qu'au ministère des Travaux Publics, Ottawa.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque incorporée pour la somme de six cents piastres (\$600.00), et fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire dont l'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'exécute pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GÉLINAS,
Secrétaire.
Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 18 octobre 1902.

N. B.—Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressément autorisée par le Ministère. 2f.

QUEL EST LE MAGASIN DE HARDES FAITES ET DE MERCERIES

LE MIEUX ASSORTI, ET DONT LE CHOIX EST LE PLUS GRAND DANS CETTE LIGNE ?



Pour savoir cela, il suffit de visiter le...

Grand Magasin de M. O. David & Cie

DE GRANDES AMÉLIORATIONS ont été faites dernièrement encore pour faire place à notre immense stock, qui, comme notre clientèle va toujours en augmentant, exige un local plus grand et plus commode :

Vous y trouverez plus de
800 Pardessus et 2,000 Habilllements

Pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

Il y en a dans toutes les nuances, de tous prix et de toutes grandeurs d'après les modes les plus nouvelles.

JOB, JOB, JOB
500 PAIRES DE PANTALONS valant \$1.25, seront vendus à 65 cts.

...HABITS D'ENFANTS...
500 Petits Habits, 300 Pardessus

Nous avons ce qu'il y a de mieux et de plus à la mode dans tous les genres, comprenant Habits et Pardessus "Russes," "Strathcona," "Brownie," "Norfolk" et "Militaire" Les prix sont les plus bas

MERCERIES

Ce département est des mieux assortis sous tous rapports. 20 caisses de Corps et Caleçons vendus au prix du moulin. 100 doz de Chemises valant 75c, seront détaillées à 38c. 200 doz de Gants et Mitaines en Kid et en laine, doublés et non doublés, depuis 15c en montant.

Dernièrement reçus...
200 Imperméables pour Hommes,
Depuis \$1.25 en montant.

Voyez notre assortiment de Cols, Collets, Parapluies, Bas, Foulards, Chemises Blanches et de Couleur. Vous pourrez choisir à votre goût, nous en avons une grande quantité.

Un coup d'œil aussi sur nos Chapeaux et Casquettes. Au-delà de 200 douzaines sont installées sur nos tables. Les qualités et valeurs défient toute compétition.

ENFIN NOTRE DÉPARTEMENT DE TWEEDS Pour Habits sur Commande

Reçoit la plus grande attention. Un magnifique choix de Tweeds Ecosseis, Anglais, Français et Canadiens, vous est offert. Coupe Garantie. Fournitures de 1re Classe.

M. J. E. GOSSELIN est toujours le tailleur UP TO DATE de St-Hyacinthe, certain de donner à tous pleine et entière satisfaction.

Ne manquez pas de venir visiter notre grand magasin et de constater par vous-mêmes les avantages que nous offrons aux acheteurs.

M. O. DAVID & CIE

Marchands-Tailleurs,
Place du Marché, St-Hyacinthe.